

Le jour du lion ailé

COMMENTAIRE

La présente série de contes et récits nous montre une nouvelle facette de cet auteur toujours déconcertant. Quand, enfin nous nous étions familiarisés avec ses écrits philosophiques, ses exégèses érudites, sa prose poétique, il nous revient en nous livrant une oeuvre proche de la science fiction et, parfois proche de la narration ironique. Ce kaléidoscope littéraire est à mon avis, d'une richesse et d'une profondeur peu de fois égalées par les écrivains du genre fantastique. Il s'agit effectivement d'une fantaisie qui, au lieu de nous éloigner vers les mondes des songes nous ramène subtilement aux choses importantes de la vie.

J. Valinsky.

Contes courts

Foyer de transit

Depuis le matin très tôt, je déambulais au milieu des bureaux d'import ouverts, parmi les stands du marché. Berek-el-Muftala avait disparu de la circulation et personne ne put me donner de ses nouvelles. Cependant, un vieux marchand de primeurs me dit qu'il avait vu Berek abandonner la zone jaune de la ville trois jours plus tôt, et qu'il avait entendu des choses confuses à son sujet. Dans la note qu'il me remit en mains, était mentionné un endroit de Malinkadassi. Ainsi, je partis en direction de la place principale, luttant contre les vendeurs de yoghourt, les bronziers et les commerçants. Puis, je me reposai dans un bar en prenant du chai¹, refusant le narghilé et le café ; finalement, je me dirigeai vers le terminal des transports collectifs, où je trouvai un taxi. Après un long trajet, il me laissa devant la maison de plain-pied. Là, je pus lire sur une plaque de bronze : "Foyer de transit".

A l'entrée, j'obtins l'information que je cherchais. « Il est à l'intérieur », me dit-on. Me frayant un passage à travers la foule en état de souffrance, je débouchai sur une pièce gigantesque. Un grand cercle humain entourait le cercueil ouvert dont le couvercle, appuyé sur un montant en bois, lui donnait l'aspect d'un piano à queue. A côté du cercueil, un gros bonhomme récitait des oraisons à voix haute et, de temps en temps, les hommes répondaient à ses oraisons jaculatoires. Le personnage mettait régulièrement sa main droite dans le cercueil, comme s'il essayait d'arranger un vêtement ou, peut-être, le linceul du mort. Voyant cela, je m'approchai jusqu'à me trouver très près du centre de la scène. Je compris alors que l'officiant essayait de calmer le supposé défunt qui luttait pour lever la tête. Berek-el-Muftala était sous mon nez, la tête bandée, se plaignant faiblement. Apparemment, il avait subi un grave accident et agonisait.

Les événements se précipitèrent. Un jeune homme arriva avec un récipient qu'il donna au gros et celui-ci, sans se troubler, déboucha le flacon, ouvrit la bouche de Berek et y vida son contenu. Ensuite, d'une main, il poussa sur la mâchoire et de l'autre, boucha les narines de l'agonisant. Il n'y eut pas de mouvement brusque ; ce fut au contraire doux et suave. Tout en regardant un groupe de parents, l'officiant bougeait la tête de Berek de droite à gauche en la manœuvrant par le nez. Après un certain temps, il monta sur une chaise qu'on lui tendit et, en équilibre instable, il s'inclina profondément vers l'intérieur du cercueil. Il y fit des vérifications jusqu'à ce qu'il se décidât à descendre. Ensuite, il s'éloigna de l'endroit avec la satisfaction du travail bien fait, avec la posture et la gravité qui correspondent à ces événements. Ce fut le signal qui rompit la digue des émotions générées par la mort d'un ami cher. Pendant que les pleurs se généralisaient, j'adoptai une attitude solennelle, sans cesser d'épier les yeux verts et humides de la fille de Berek. En tant qu'unique descendante, elle avait autorisé l'euthanasie de son père, et parmi les diverses méthodes d'extinction, elle sut choisir la plus exquise.

¹ Thé

Le grand silence

A midi, les cultivateurs s'installèrent à l'ombre des vignes les plus feuillues. Après avoir mangé, ils tentèrent de faire une courte sieste. Plus de 40 degrés imposaient le silence aux oiseaux et aux chevaux endormis dans leurs enclos. Les camionset les tracteurs, auxquels étaient accrochées les remorques, attendaient, protégés dans leurs hangars. Seule une brise faisait remuer quelques feuilles du vignoble et l'on entendait à peine la rumeur de l'eau dans les ruisseaux. C'était un après-midi sec et brutalement chaud, un après-midi que connaissent uniquement ceux qui vivent sous les cieux au bleu violent des semi-déserts. Quiconque, proche de la suffocation, aurait pu jurer qu'il entendait le crépitement du soleil, cognant la terre presque calcinée. Et cependant, je vis comment l'extravagant personnage traversa une rangée de vignes pour atteindre une large ruelle, comment son chien fidèle le suivit à quelques mètres, comment il baissa son pantalon, exposant ses fesses plates aux radiations, comment, accroupi, il éjecta une gelée obscure qui, en dégoulinant, se mêla à la poussière, comment elle se solidifia rapidement et comment le chien, ouvrant sa gueule avec la précision d'une pelle mécanique, emporta un morceau solide et parfait.

J'étais proche de l'évanouissement, peut-être à cause de la chaleur, du moins, mon cerveau n'était-il pas assez irrigué car durant un instant, je vis le soleil comme une bulle transparente. Ensuite, les fesses brillèrent d'un vif éclat et les corps du chien et de son maître restèrent figés dans leurs positions absurdes. Aucune brise, pas la moindre rumeur des ruisseaux, aucun battement de cœur, ni chaleur, ni sensation... Le Grand Silence jaillit soudain, à l'issue de ce décalage.

Puis, le flux paresseux de l'existence anima les fourmis et le lézard furtif. Un lointain hennissement indiqua que j'étais revenu à ma terre de destination... Alors je soulevai le chaudron de la récolte et commençai à couper les grappes une à une avec mon sécateur, embarqué dans un bonheur qui s'amplifia en cercles concentriques.

Tape la réponse !

Comment la machine informatique faisait pour écrire toute seule des poèmes m'intrigua longtemps. Toujours est-il qu'elle se mettait en marche juste au moment où je m'absentais. Mais aujourd'hui, je viens de suivre clairement les traces du coupable. Et c'est fini, ma chérie, c'est fini, stupide TZ-28300 !

Il y a juste un moment encore, tout allait bien. Je prenais un café et travaillais avec mes appareils. Lobo dormait, comme toujours, dans un coin sur la moquette. Je travaillais avec les instruments et les substances dans la pièce d'expérimentation ; le programme de chimie avancé que j'avais introduit dans la TZ-28300 m'aidait dans la recherche. Je me trouvais dans la séquence où la machine me demandait : « Ça fond facilement ? » et je tapais « Non ». Alors, elle ébauchait des conclusions et les suggérait en les inscrivant sur du papier continu, de façon à ce que l'information soit imprimée pour des révisions ultérieures.

« - C'est probablement un composé ionique. Il se dissout ?

- Oui.
- Détermine le PH et ensuite indique si c'est un acide, un alcalin ou une substance neutre. TAPE LA REPONSE !
- C'est neutre.
- Il s'agit d'un sel neutre. Recherche le métal qu'il contient à partir de l'essai sur la flamme. As-tu une réponse ?
- Oui.
- Procède à la détermination des radicaux. S'il y a un précipité blanc quand on ajoute du chlorure de béryllium, le radical est du sulfate. S'il devient blanc quand on ajoute du nitrate d'argent, il s'agit d'un chlorure. S'il se dégage du dioxyde de carbone quand on le chauffe, c'est du carbonate. Combine le métal et le radical pour rechercher le nom du composé. TAPE LA REPONSE ! »

A cet instant, je partis dans l'autre pièce, pour y chercher des récipients de porcelaine afin de poursuivre les expérimentations. Mais, comme c'était arrivé d'autres fois, j'entendis le bourdonnement, qui signalait l'impression d'un texte, et je revins en courant. L'imprimante dévorait du papier blanc d'un côté et l'expulsait, imprimé, de l'autre. Sous mes yeux se déroulait une séquence qui n'avait pas lieu d'être, étant donné le programme avec lequel elle travaillait. La TZ-28300 combinait des données chimiques avec diverses informations personnelles que j'avais stockées, ainsi qu'avec des fragments de l'encyclopédie qui était sur le disque dur. Cependant, cette incohérence ne provenait pas d'un autre monde. Deux ou trois fragments de mémoire, qu'une instruction inopportune mélangeait subitement, comme "en marge", provoquaient ces phénomènes. Sauf que cet ordre devait être tapé par moi et ce n'était pas le cas, encore moins en mon absence. De plus, la combinaison devait passer par un système de traitement de texte d'intelligence artificielle, comme c'était le cas à chaque fois selon les ordres qui s'inscrivaient. Trop d'erreurs exprimées dans une direction précise ! Je laissai sortir des mètres et des mètres de papier imprimé, jusqu'à ce qu'apparaissent quelques strophes de cinq vers intelligibles :

Toute fleur est toujours phanérogame.

*Par contre toi, Maria Brigidita
(téléphone 9421318 - Arce, 2317),
tu es parfois absurde et exquise ;
inquiète, dissimulatrice et cryptogame !*

*Dans l'essai de la flamme je verrai
ton cuivre vert
ton lithium rose/rouge,
ton strontium cramoisi.
Colérique et irréductible monogame !*

*Tout métal n'est pas irréductible
ni le manque d'oxygène combustible.
A faire :
A la droguerie, de la fine poudre de fer.
Au magasin, de la nourriture pour le chien.*

Je sautai sur l'imprimante et la déconnectai. Alors, "au magasin, de la nourriture pour le chien", hein ? La machine m'avait mis sur la piste avec ses associations libres. Pour cela, je me remis à penser, "C'est fini, ma chérie, c'est fini, stupide TZ 28300 ! ». Je prendrai des mesures, mais je le ferai pas à pas et sans erreur.

Je commence par éteindre le système ; j'attends quelques secondes... Je connecte tout. Un "clic" se fait entendre. Le disque dur commence à tourner et me fait un clin d'œil avec ses diodes lumineuses. J'installe le programme de chimie avancé. Tout répond, tout est en ordre. Je me lève du siège et je sors vers la pièce d'à côté, en claquant les talons. Une fois là, je tire la porte, presque jusqu'à la fermer ; ensuite je continue mon va-et-vient quelques instants, mais je reviens sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, me plaçant derrière la fente qui me permet d'observer une bonne partie de la pièce d'expérimentations.

Je m'en doutais ! Je vois une forme discrète s'avancer vers la machine informatique. D'un bond, elle se place devant le clavier, mais j'entre avec fracas et Lobo court jusqu'au coin en hurlant. Il reste immobile, couché, faisant le mort.

Je suis accroupi, réprimandant le délinquant.

- Ainsi tu joues au fantôme de l'Opéra, n'est-ce pas ? Ainsi, tu fourres ton museau dans les touches ? Tu vas voir maintenant !

Lobo bouge à nouveau. Assis sur ses pattes arrière, il bombe le torse, appuyant le reste du corps sur ses deux grosses paluches de jeune chien berger. Les oreilles dressées et le museau pointé, il m'observe, imperturbable. Je continue à pester et il commence à me regarder humainement. Je suis désarmé et je caresse son museau. J'entends alors un "clic" dans mon dos. Le disque dur s'est mis à travailler. Qu'est-ce que c'est ? Les diodes lumineuses clignotent et le bourdonnement de l'imprimante envahit la pièce. Je me lève et, en deux enjambées, me retrouve devant les appareils, mais l'imprimante ne dévore plus de papier ; les diodes restent allumées et fixes. J'observe Lobo qui, assis et statique dans son coin, me scrute de son regard humain. J'ai l'étrange sensation qu'une structure d'attente s'est installée entre la TZ-

28300, Lobo et moi. Alors, je me décide. J'arrache le morceau de papier imprimé, le place devant mes yeux et lis :

Peut-être veux-tu alimenter ton chien ? Ou préfères-tu le dissoudre dans un acide, un alcalin ou une substance neutre ?

TAPE LA REPONSE !

Le bûcher funéraire

Du pont où j'étais accoudé, j'observais avec précision toutes les manœuvres que faisait le groupe au bord de la rivière. Je vis que personne ne parvenait à mettre de branches ni de troncs suffisamment secs pour alimenter un bûcher clair et généreux. Après maints essais, quelques hommes animèrent les flammes avec des chiffons et de vieux exemplaires du Nepal Telegraph. Le feu augmenta et ils se décidèrent alors à placer une espèce de grabat sur le bûcher funéraire. Les flammes grandirent sans doute grâce au chanvre des sacs attachés aux deux montants latéraux ou, peut-être, grâce au tissu qui enveloppait le mort... Mais cela ne dura pas longtemps. À force d'ajouter des branches et des feuilles encore humides, la fumée enveloppa le tumulus et le groupe se dispersa en toussant. Comme le vent tournait, deux hommes s'approchèrent des flammes et poussèrent le défunt jusqu'à l'eau. L'opération fut faite avec une pointe de colère et d'impatience ; à l'opposé des crémations habituelles qui se terminent en recueillant les cendres que l'on disperse ensuite sur la rivière.

Le corps flotta doucement et, après une nouvelle poussée, pénétra dans le courant. En silence, le groupe le regardait s'éloigner, tandis qu'il s'approchait du pont sur lequel je me trouvais ; il était nu, et seule la partie droite de son corps avait légèrement brûlé. La moitié droite du visage était également carbonisée. Un corbeau, posé sur le cadavre, picorait l'œil gauche que le feu n'avait pas touché. Une fois qu'il fut passé sous le pont, je me concentrai à nouveau sur le groupe qui restait immobile au bord de la rivière. Accoudé là, j'attendais qu'il se retire. Je me souvins alors des funérailles existantes sous toutes les latitudes de la terre ; les funérailles pauvres et les fastueuses, les aseptisées et les anti-hygiéniques. Je songeai aux enterrements, aux crémations, aux démembrements et triturations des os, aux expositions aux oiseaux et aux ours, aux dépôts sur des arbres ou des rochers protégés, dans des grottes ou des cratères, dans des constructions démesurées, dans des temples et des jardins, aux envois de cendres dans des urnes spatiales, aux maintiens cryogéniques...

Je baillai, j'étirai les bras et sentis la faim me gagner.

Du sel dans les yeux, De la glace sous les pieds

Fernando était un bon compagnon de travail et un éminent scientifique. Inexplicablement, il abandonna ses activités et partit pour l'Afrique. Plus tard, quelqu'un me raconta qu'il était en Alaska. Deux années ont passé depuis et personne n'a pu savoir de source sûre ce qu'il est devenu. S'il vit encore, je crois qu'il doit être irrémédiablement fou et j'imagine de quelle manière son déséquilibre a pu commencer. Une note étrange et désordonnée, relativement éloignée de ses recherches habituelles se distinguait des papiers qu'il avait abandonnés dans notre laboratoire. La voici.

26 août 1980

Ceci arriva hier, au petit matin, quelques heures après avoir bu une infusion légère de *feuilles d'émeraude*. J'étais seul dans l'atelier de biologie. La musique s'écoulait doucement du petit haut-parleur dissimulé dans le mur d'en face. Je crois qu'à ce moment-là, on entendait un rythme lent de percussions et de voix. Pendant ce temps, assis à ma table de travail, je me sentais incommodé car j'avais une crampe au pied droit qui était tout froid, contrairement au gauche qui restait particulièrement chaud. J'avais travaillé toute la nuit et, même si mes yeux me brûlaient, je tournai le régulateur de lumière pour augmenter l'éclat du condensateur de l'instrument optique. Pour la dixième fois, je regardai l'échantillon végétal au microscope et je vis que les stomates brillaient d'une couleur émeraude vif. Je multipliai l'agrandissement par 500, mais la définition varia de façon irrégulière dans chaque champ du binoculaire, peut-être à cause d'un dérèglement de l'appareil. Je me rendis compte ensuite que ce n'était pas lié à un problème mécanique. Il ne s'agissait pas non plus d'une simple fatigue visuelle. Ainsi donc, je fixai ma vue sur les oculaires, sans ciller. En peu de temps, je m'aperçus que les images se dissociaient : l'œil gauche voyait une chose et le droit une autre, et chaque figure se transformait en suivant les insinuations de la musique. Les stomates avaient disparu et à la place, des groupes humains s'agitaient dans l'oculaire droit, dans une ambiance de froid et de glace, tandis que, du côté gauche, les images étaient liées au sel et à la chaleur. Je constatai que le sel traduisait ma fatigue, mais je compris aussi qu'elle s'infiltrait dans l'image qui correspondait à mon œil gauche, alors que le droit voyait des images traduites du froid et de la crampe de mon pied droit. Malgré cette dissociation, les images étaient parfaitement connectées par une "voix" intérieure qui semblait divaguer sur le microscope. La musique faisait varier les mouvements des images que je voyais, mais parfois le son se transformait en rafales de vents qui fouettaient mon visage.

En m'éloignant de l'appareil, je créai un petit graphique où je pus présenter toute la dissociation, qui restait pourtant en lien avec la divagation centrale, que je formulai de cette façon : « **Dans le binoculaire prédominent les couleurs claires. Tout brillait à la lumière du condensateur du microscope, mais les lentilles étaient en haut, dont les faisceaux lumineux, en s'intensifiant, blessaient, cristallins, mes yeux, alors déjà trop fatigués** ».

Je divaguai ainsi sur le microscope : Dans le binoculaire...

Dans l'œil gauche... je commençai à voir des gens qui, en groupes colorés, entouraient de hautes stalagmites de sel. Il s'agissait d'Africains de différentes nationalités qui commerçaient entre eux. Lentement, ils dénouèrent leurs paquets dans lesquels...

(prédominèrent les couleurs claires).

Dans l'œil droit... *je trouvai un désert de glaise desséchée et morcelée. Tout était opaque, presque noir. En un doux mouvement, les croûtes s'unirent en une seule masse... Rapidement en elle ...* (prédominèrent les couleurs claires).

Toute la séquence se déroula ainsi :

Dans le binoculaire

Je commençai à voir des gens qui, en groupes colorés, entouraient de hautes stalagmites de sel. Il s'agissait d'Africains de différentes nationalités qui commerçaient entre eux. Lentement, ils dénouèrent leurs paquets dans lesquels...

Je trouvai un désert de glaise desséchée et morcelée. Tout était opaque, presque noir. En un doux mouvement, les croûtes s'unirent en une seule masse. Rapidement en elle...

prédominèrent les couleurs claires

La situation humaine était exceptionnelle. Personne n'était pressé devant son monticule en aiguille. Divers groupes entonnaient un hymne et se balançaient en cadence dans un rythme parfait. Les stalagmites de sel s'élevaient comme des termitières.

Le sol se congela et là, je me vis marcher pieds nus sur un sol de glace interminable.

De mes pieds jusqu'en haut du corps montait un chatouillement lancinant,

Tout brillait à la lumière du condensateur du microscope,

Et je me demandai comment ces formations s'étaient produites, car pour cela, il eut fallu que l'eau tombe abondamment,

pendant que mon visage était frappé par des rafales de vent. En bas, la glace se brisait, laissant béants des précipices abyssaux,

mais les lentilles étaient en haut

d'un ciel limpide qui ne pourrait faciliter les pluies. Dans tous les cas, un liquide aurait entraîné le sel, formant les stalagmites.

Ainsi s'élevaient les tumulus anxieux mais libres, forts, sans colère, cherchant les cieux limpides.

de sorte que je me trouvais prisonnier dans toutes les directions. Presque vaincu et ébloui, j'entendis le rugissement furibond.

Au cœur des vents épouvantables, le reflet se déplaçait à sa guise, se heurtant à des blocs épars.

**dont les faisceaux lumineux,
blessaient, cristallins, mes yeux,
alors déjà trop fatigués**

Récits

Kaunda

L'ambassadeur de Zambie insista pendant une semaine. Ses instructions étaient strictes, il ne pouvait quitter Florence sans m'emmener à Lusaka.

J'arrivai le 10 janvier 1989, accompagné d'Antonio et de Fulvio. Au pied de l'escalier, un comité de réception nous fit ses salutations. Aussitôt, une garde armée nous entoura et nous introduisit dans trois limousines noires. Nous nous déplaçâmes à grande vitesse sur une route périphérique jusqu'à arriver dans un quartier du centre de la ville. Alors que les motards ouvraient le passage à travers la foule, je parvins à voir de longues files de femmes qui, chargées de leurs enfants sous-alimentés, attendaient l'ouverture des centres de rationnement.

Dix minutes plus tard, nous étions dans le palais présidentiel, entourés de chars d'assaut et d'un dédale de palissades. Nous descendîmes et fûmes conduits au salon d'ébène, où nous attendaient le président et son cabinet au complet. Kaunda nous souhaita la bienvenue en soulignant l'importance idéologique que nous représentions pour la révolution. Je répondis brièvement, tandis qu'Antonio traduisait pour la chaîne de télévision. Le président Kaunda, dans son port superbe, fit des gestes étudiés à notre intention et vers son public, distribuant sobriété et paternalisme selon qu'il se trouvait face aux uns ou aux autres. Un long foulard blanc pendait, comme toujours, à sa main gauche, probable signe personnalisé de son habillement. Le fameux foulard ! Tout le monde comprenait le signal quand il l'agitait avec véhémence ou fendait l'air avec. Quand il écoutait, le tripotant longuement, ceux qui étaient présents comprenaient aussi le code. Lorsqu'il le caressait de temps en temps avec un "je vois", cela signifiait une franche approbation.

En deux jours, nous fîmes ce qu'il fallait faire. Il n'y eut que le dialogue soutenu avec le secrétaire du parti unique qui finit mal. Mais en général, l'information fut ouverte et les problèmes auxquels le pays faisait face, furent exposés sans retenue, toujours comparés avec les données les plus incroyables que Fulvio recueillait et qu'il ajoutait à la masse d'informations qu'il avait rapportée d'Europe. Dans les jardins présidentiels, Kaunda montra les impalas qui paissaient doucement. Dans cet éden bucolique, la flore africaine et la brise du soir ne m'empêchèrent pas de voir la scène comme si elle était filmée d'en haut : Les angles surveillés par des sujets avec des talkies-walkies ; plus loin, les chars d'assaut et les palissades ; plus loin encore le piquet d'incendie et ensuite Lusaka, ville surpeuplée et affamée ; les champs ravagés ; les mines de cuivre et de minéraux stratégiques bradés à bas prix, phénomène orchestré par une poignée de sociétés qui tiraient les ficelles en dehors de la carte d'Afrique et tramaient leurs desseins en de lointains points du globe. Il s'agissait d'un découpage du territoire, mais je voyais aussi ce lieu il y a dix, vingt, trente ans et des siècles en arrière, à une époque où il n'y avait aucun pays mais des tribus et des royaumes où on tirait les ficelles sur place. Je compris que, tôt ou tard, le régime serait destitué, parce que sa volonté de changement avait les mains liées par des ficelles multicolores. Cependant, je sentis quelque chose ressemblant à un remerciement, pour le soutien offert à la libération de l'Afrique du Sud et à la lutte anti-apartheid. Pour cela, tout en sachant à l'avance que notre projet était irréalisable, Antonio présenta les changements qu'il fallait mettre en place.

Après le dîner de la troisième nuit, nous descendîmes dans un bunker par un couloir couvert de tableaux à droite et à gauche. Là, se trouvaient Mandela, Lumumba et de

nombreux autres héros de la cause africaine. Il y avait aussi Tito et d'autres personnalités de divers continents. Soudain, je m'arrêtai, face à un tableau et je demandai à Kaunda :

- Que fait Belaunde ici ?
- C'est Allende, - répondit le Président.
- Non, c'est Belaunde Terry, social-chrétien et ex-président du Pérou, un homme pas très progressiste et plutôt lié aux intérêts du Club National de Lima.

Kaunda prit le tableau et le brisa sur le sol en toute simplicité. Ensuite il dit quelque chose sur Salvador Allende, mais j'étais concentré sur l'espace décoloré qui restait sur le mur et sur les morceaux de verre brisés sur le sol. Pendant un instant, il me sembla que l'on posait et que l'on enlevait des tableaux dans une infinité de couloirs à une vitesse chaplinesque et, dans ces scènes de cinéma muet, on remplaçait des héros par des lâches, des oppresseurs par des opprimés, jusqu'à ce qu'à la fin, sur un mur sans couleur, restât une intention vide qui était l'image du futur humain.

Nous arrivâmes au bunker.

Pendant que Fulvio notait et filmait jusqu'au moindre détail, Antonio, élégant et métallique, ouvrit son dossier et, glacial, fit toutes les critiques qui s'imposaient. Pendant qu'il parlait, je vis comment le mouchoir tressauta, et comment, ensuite, il commença à se nouer, pour finir abandonné sur une petite table, juste à la fin de l'exposé. Antonio, sans aucune réserve, parlait d'une façon telle que n'importe quel politicien aurait sursauté. Cependant, je vis clairement que tout ce qu'il disait touchait au cœur. Il me sembla qu'Antonio incarnait une vérité qui le précédait et se projetait vers le futur. Il y avait dans cette froideur le tréfonds de toutes les causes pour lesquelles l'homme a lutté et je crois que tous le comprirent ainsi. Kaunda, ému, n'eut pas d'autre moyen que de reconnaître les faits avec son "je vois", mais il le prononça de telle manière et avec tant de tristesse qu'il devait se voir dans le miroir de son âme.

"Pour terminer notre analyse, qui doit être faite conformément à ce que nous voyons, nous devons renforcer le cinquième point qui se réfère à la dissolution immédiate du parti unique et réaliser des élections pluralistes d'ici à moins d'un an. Cela doit être accompagné de la libération des prisonniers politiques et du droit à la réintégration et à la participation des exilés dans la lutte politique. Le monopole de la presse doit céder la place à toutes les formes d'expression, au risque même de voir les ennemis des intérêts du peuple de Zambie, s'imposer momentanément par l'usage indécent de leurs énormes ressources. Nous voulons aussi souligner le huitième point dans lequel sont traitées les possibilités d'une conférence permanente des sept pays, pour fixer les prix minimum des minéraux stratégiques au niveau international. Et, en ce qui concerne la campagne contre l'Afrique du Sud, les sept pays devraient fermer leurs espaces aériens, afin d'empêcher le libre déplacement du régime raciste. A part cela, si nous parlons d'une révolution profondément humaine, nous devons commencer par la désarticulation de l'appareil répressif, qui, tout en étant une défense contre les provocateurs extérieurs et leur cinquième colonne, nous a amenés à espionner, contrôler, incarcérer et fusiller nos propres citoyens. Aucune révolution n'a de sens, si l'on perd le sens de la vie humaine !"

Sans sourciller, Antonio ferma son dossier et le passa, avec une quantité d'autres rapports, au secrétaire de Kaunda.

Le président me regarda de son énorme sofa qui ressemblait à un trône. Je le fixai intensément et dis :

- Excellence, rien de ce qui a été dit ne pourra être mis en pratique parce que les conjonctures l'empêchent, mais nous avons été loyaux, après avoir étudié consciencieusement la situation. Je vous prie, ainsi que les membres de votre honorable cabinet, de bien vouloir nous excuser pour ce que nous venons d'exposer.

Kaunda se leva comme un géant, et de façon insolite se rua vers moi pour m'embrasser. Les ministres firent de même avec Fulvio et Antonio. A ce moment-là, je ressentis avec force que j'avais déjà vécu cela antérieurement.

Nous repartîmes de Lusaka, avec une sensation d'échec. Cependant, peu de temps après notre départ, nous sûmes que Kaunda avait commencé à mettre en place d'importantes réformes.

Il libéra peu à peu les prisonniers politiques ; il octroya la liberté de presse ; il dissout le parti unique ; il reconnut publiquement ses erreurs ; il engagea des élections générales et, lorsqu'il fut battu, laissa le pouvoir et devint simple citoyen.

Un journal de San Francisco, publia ceci :

"Après avoir mené son pays vers la lutte pour l'indépendance vis-à-vis de l'Angleterre, en 1964, Kenneth Kaunda devint Président de la Zambie durant 27 ans. Nous pouvons dire en sa faveur qu'il resta ferme dans sa lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud et que beaucoup d'évènements qui se déroulèrent dans ce pays, auraient été plus lents s'ils n'avaient compté sur son aide décisive. À l'intérieur de son propre pays, il dut faire face à d'énormes difficultés d'ordre économique. En particulier après la chute du prix international du cuivre. A partir du début des années quatre-vingt, la Zambie est devenue chaque jour plus pauvre. Le revenu moyen par habitant atteignit 300 USD par an, soit la moitié de ce qu'il valait deux décennies auparavant. La farine de maïs, principale denrée alimentaire, commença à manquer et son prix augmenta. Pour comble de malheur, un pourcentage important de la population est infecté par le SIDA et présente le record mondial des personnes contaminées. L'aide de l'étranger a également été coupée depuis septembre, date à laquelle le Fond Mondial a réclamé le paiement de 20 millions de dollars de dettes. Début novembre, Kaunda fut battu par Frederick Chiluba, l'un des leaders syndicalistes les plus importants du pays, lors des premières élections pluralistes, depuis l'indépendance. A la différence de son voisin du Zaïre, Sese Seko Mobutu, qui, après 26 ans de pouvoir, réprime encore aujourd'hui l'opposition, K. Kaunda a quitté le gouvernement de façon pacifique".

Je n'ai plus revu Kaunda, mais je sais très bien que lors de certaines nuits limpides de son ciel africain, il continue à se poser les questions auxquelles je n'ai pas su répondre :

Quel est notre destin après tant de fatigue et tant d'erreurs ? Pourquoi, après avoir lutté contre l'injustice, devient-on injuste soi-même ? Pourquoi tant de pauvreté et d'inégalités, si nous naissons et mourrons tous entre un rugissement et un autre ? Sommes-nous une branche qui se casse, sommes-nous les lamentations du vent, sommes-nous le fleuve qui se jette dans la mer ? ... Ou sommes-nous, peut-être, le rêve de la branche, du vent et du fleuve qui se jette dans la mer ?

Pamphlet sur pas de tango

*Pamphlet : (de l'anglais pamphlet.
Contraction de Pamphilet,
nom d'une comédie satirique en vers latins,
du XII^{ème} siècle, appelée Pamphilus, seu de Amore).
Opuscule à caractère agressif, destiné à diffuser,
sans fondement sérieux, toutes sortes de critiques.*

*Tango : (probablement voix onomatopéique).
Danse argentine avec couple enlacé,
forme musicale binaire et mesure de deux par quatre. Diffusé
internationalement,
il fut utilisé par Hindemith et Milhaud.
Stravinsky l'introduisit dans un mouvement de son « Histoire du
soldat » en 1918.*

André vivait en se regardant le nombril et, dans ses moments libres, il regardait le monde extérieur à travers un trou de serrure. Je fis sa connaissance en 1990, dans un lieu d'Amérique du Sud appelé « Argentine ». C'était donc un « argentin », un homme d'argent ; mais n'ayant pas d'argent, il se sentait frustré de la désignation collective qu'il portait. Je me souviens que nous fîmes connaissance dans un restaurant à propos de quelques cours que j'allais donner autour de thèmes de ma spécialité, la gastronomie informatisée. A cette occasion, le sujet à développer était « comment préparer une bonne salade sans utiliser d'huile et sans prendre le radis par les feuilles ».

André aimait la bonne chair mais, persuadé que c'est uniquement dans son pays que l'on mange la viande comme il se doit, il ne put accepter mes enseignements sur les multiples préparations que l'on pouvait en faire. Cette étroitesse d'esprit l'empêcha de devenir un excellent aide-cuisinier. Ainsi, angoissé par le choix entre les deux options qui lui restaient, il finit par ruiner son estomac et rendre sa vie amère.

Selon André, sa « patrie » (comme il aimait à le dire), vivait une tragédie extraordinaire qui me paraissait une rougeole infantile, dans une étape de la vie des peuples dans laquelle on ne doit pas manger de cochonneries et dans laquelle l'aspect diététique doit être rigoureusement pris en compte. Grâce à ces précautions, les peuples du Moyen-Orient ont pu éviter la trichinose du porc, les nordiques imposèrent leur bière blonde aux buveurs de vin rouge et, plus tard, le thé blond aux sinistres consommateurs de café noir colombien ou brésilien.

Attention à ce que l'on mange et à ce que l'on boit ! Comment peut-on comparer la spiritualité du thé de Ceylan (comme l'ont démontré d'éminents théosophes tels Bessant et Olcott), avec ce café dont le marché n'est pas entre des mains victoriennes et pures ; comment comparer la margarine au beurre et à l'huile, qui produisent du cholestérol ; comment comparer le sobre *lemon pie* à ces jambons, fromages et charcuteries des peuples latins. C'est mettre sur un même pied d'égalité l'élégance des tableaux de la grand-mère Moses et les excès d'un Goya, d'un Gauguin ou d'un Picasso... C'est pour cela que les Allemands ont tant de problèmes, parce qu'ils ne se décident pas une fois pour toutes, pour le vin ou la bière, pour Hegel ou Alvin Toffler, pour Goethe ou Agatha Christie, pour Bach ou Cole Porter. L'Histoire démontre que si les empereurs romains avaient été plus attentifs, ils n'auraient pas vécu ces catastrophes dues au fait de boire du

gros rouge dans des coupes antihygiéniques. Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec l'interprétation qui attribue au plomb de ces récipients le saturnisme et les nombreuses maladies qui les ont rendus incapables de gouverner. Et bien non, la gastronomie informatisée démontre que ce fut le fait de se remplir l'estomac avec du vin et du miel qui les a fait chuter... Et ils l'ont bien mérité ! Sinon, le monde serait toujours dans l'obscurantisme et on ne mesurerait pas en gallons, en pouces, en pieds, en yards, en miles et en fahrenheit ; on n'aurait pas développé les lignes merveilleuses des Rolls-Royce, ni le chapeau melon ; personne ne conduirait à gauche et on n'utiliserait pas les lunettes Lennon ; peu de gens prononceraient "shadow", mot si suggestif ; le sombrero et la monture mexicaine ne seraient pas passés aux Texans ; les claquettes américaines seraient encore aux pieds des Andalous et personne ne pointerait son index vers le public dans les bals de cabarets et à la télévision. Dans cette situation primitive, qui pourrait fredonner « *Chantons sous la pluie* », qui mâcherait du chewing-gum, préparant ainsi les enzymes buccales et améliorant le flux de ptyaline pour avaler de façon adéquate ?

Il fallait donc être vigilant avec les thèmes diététiques, mais mon apprenti ne le comprit pas, malgré l'effort pédagogique que je fis. Il restait obsédé par les problèmes de son petit monde, regardant tout par le trou d'une nouille. Il m'expliquait qu'à d'autres époques son pays avait été extraordinaire (j'utilise le mot "extraordinaire", parce qu'en le prononçant André levait au ciel ses yeux de bovins humides et, battant doucement des cils, sombrait dans le souvenir d'un tango). En fait, il existait une interprétation très simple de cette petite crise mais il n'osait pas la formuler, parce qu'au lieu d'aspirer à créer un foyer comme le fait habituellement le peuple, il ambitionnait une puissance qui démontrât sa force. Il ne pouvait admettre qu'en pleine époque de chute des bureaucraties et de montée de la mondialisation, les frontières nationales s'effacent et que le modèle étatique du XVIII^{ème} siècle explose. Lui, sans le savoir, était nationaliste de gauche ; un *rara avis in terris* (selon l'hyperbole de Juvenal), qui naît dans les endroits où le facteur émotif se mélange avec la diète alimentaire. Bien entendu, les sentiments et les papilles gustatives vont ensemble, mais la table internationale ajoute une dose d'illusion qui calme l'anxiété des convives. Pauvre garçon ! Et quel bon aide-cuisinier il aurait pu être ! Malheureusement, il ne sut s'intéresser à la gastronomie comme le firent de grands hommes à leur époque. Il est certain que si l'éminent Lénine n'avait pas été attentif aux délicatesses suisses, nous ne connaîtrions pas non plus aujourd'hui son exquise définition de la morale comme « une sauce fétichiste pour un repas utile ! » Cette merveilleuse expression gastrique sublimée m'a amené à développer une recette de pâtisserie que, dans un hommage sacré, je brevetterai sous le nom "Vladimir", quand bien même les vagues des événements mondiaux seraient défavorables à ce témoignage. *Noblesse oblige !*

Mais poursuivons notre sujet. Comme tous les chimistes de là-bas, André devait choisir entre deux options : ou bien aller vers n'importe quel centre d'études avancées étranger, ou bien travailler comme chauffeur de taxi à Buenos Aires. Beaucoup de ses compagnons avaient suivi la première filière d'un diagramme de flux qui finissait dans un quelconque pays avec de bons laboratoires, une équipe internationale, une technologie abondante et un standard de vie qui permet de disposer sans inconvénient de quelques loisirs. Le plan en question se terminait par la routine dont le déroulement s'arrêtait par un "stop". On pouvait alors taper "go to 1" pour revenir en Argentine. Ou bien il prenait une autre voie pour arriver à un "break" à partir duquel il était possible d'écrire "end of program", étant accompagné d'une femme insipide, de quelques enfants et de voisins aimables qui exhibaient la dernière paire de chaussures achetée à bon prix. La seconde filière, celle de chauffeur de taxi, se déroulait dans les conflits d'un pays qui, apparemment, disparaissait de jour en jour. Cette partie du plan se terminait par un "end" en tant que retraité de la corporation des transports de la ville.

Son pays avait produit plusieurs prix Nobel en Physiologie, Chimie et Médecine et il était curieux de constater les velléités aristocratiques de ces scientifiques qui, méprisant un travail digne de chauffeur de taxi, choisissaient la première filière du plan de migration. Dans d'autres domaines de la culture, l'endroit avait été à l'avant-garde de diverses formes d'expressions, mais là aussi beaucoup de leurs représentants avaient opté pour la première filière. Ces avant-gardistes de la diététique finirent par abandonner leurs habitudes de jeter sur le grill des morceaux de viande sans les assaisonner, pour maintenant manger sur des tables avec des nappes et des couverts adéquats. Ils avaient commencé à développer l'art de la convivialité tandis qu'ils assimilaient leur rôle de saltimbanques lors d'élégantes agapes. Domptés par la vie, ils avaient appris à dissimuler leurs pensées, comme il sied aux gens civilisés, se dépouillant de l'insolence de leurs contemporains qui provoquait partout tant d'urticaire. Un phénomène semblable se produisait avec les sportifs qui, bien que premiers au monde dans de multiples disciplines, avaient été achetés individuellement par des clubs riches et, par la suite, disséminés dans des équipes. Les films américains rendaient populaires des chansons écrites par ses musiciens et l'Union Soviétique exhibait, certains de leurs idéologues et militants comme produit international.

De façon surprenante, l'Argentine s'était transformée en république bananière et elle fut connue pour son analphabétisme, sa décadence et un long etcetera. C'était curieux de voir comment elle se faisait connaître par les opéras rock comme *Evita*, par une échauffourée avec l'Angleterre près du pôle Sud et par ses juntes militaires sanguinaires. En tous cas, il fallait faire attention à ces provinciaux irresponsables, qui à force de chasser les mouches avec des aérosols, agrandissaient le trou de la couche d'ozone au-dessus de leurs propres têtes, en même temps qu'ils contaminaient l'Antarctique avec des boîtes de sardines, des bouteilles de vin et des préservatifs. Pour compléter le tableau de ces étranges sujets qui dépassaient presque en corruption les Japonais, les Nord-américains, les Grecs et les Italiens, leurs plus grandes autorités portaient de longs favoris et ne s'habillaient pas selon les canons établis. Certains de leurs leaders sportifs s'étaient convertis du jour au lendemain en délinquants, stupéfiant la communauté internationale qui, d'après ce qui se disait, n'enregistrait chez ses athlètes aucun cas de doping ou d'irrégularité au cours de ses annales historiques. Ils étaient bien hués pour quelque chose dans les championnats mondiaux, que ce soit au Mexique ou en Italie ! On sait bien que les supporters sportifs ont un jugement large et internationaliste, ce qui montrait bien que la réaction de ces publics choisis était justifiée.

Mais du point de vue comportement psychosocial de ces 30 millions de citoyens, c'était encore mieux ; il suffisait que quelqu'un se distingue pour que l'on présume la perpétuation d'un quelconque délit, et si quelqu'un était surpris à aider quelqu'un en disgrâce, il faisait à son tour partie de la bande des suspects.

Là-bas, on savait regarder la réalité, de sorte que si au cours de la nuit quelqu'un disait « il fait nuit », ou pendant le jour affirmait « il fait jour », les fenêtres des maisons et des appartements s'ouvraient violemment, on activait les haut-parleurs et un chœur d'anges jaillissait des mégaphones de la police, chœur qui répétait « qu'est-ce qui se cache derrière, qu'est-ce qui se cache derrière ? ». En effet, le fait de toujours chercher ce qui se cachait derrière était l'astuce de ces chanteurs. Combien Torricelli aurait apprécié cet énorme tube de vide, car on y faisait tomber tout au fond un objet de plomb et une plume, un génie et un imbécile, à la même vitesse !

À Buenos Aires, capitale de la Psychanalyse, les citoyens commençaient à récupérer leur ancienne vivacité. Pour ne pas être en reste, André alla visiter un médecin de garde. Le bon docteur le fit s'étendre sur un divan et prit note des doutes existentiels de son patient, en le conseillant à la façon d'un père qui oriente son fils. André, décida alors de choisir la deuxième branche du diagramme de flux... La nuit tombait lorsqu'il sortit de la consultation. Il décida d'entrer dans un bar. Il commanda un café et on le regarda avec méfiance, alors il rectifia et demanda un « thé ». On lui approcha alors une tasse pleine d'eau bouillante, dans laquelle flottait un petit sachet jaunâtre. Il but l'infusion à petites gorgées avec une lassitude millénaire et sans savoir d'où pouvait provenir la musique d'un tango, il l'écouta avec la joie qu'il n'avait vécue que lors de son premier amour d'adolescent.

...Que el siglo XX es un despliegue de maldad insolente no hay quien lo niegue. Vivimos revolcaos en un merengue y en el mismo lodo, todos manoseaos... Dale nomás, dale que va, que allá en el horno se vamo' a encontrar...²

J'arrivais juste à temps pour écouter cette musique lacrymogène et considérer sa philosophie implicite selon laquelle le XX^{ème} siècle est pire que tout autre siècle, y compris celui des Hommes de Cro-magnon, de Java et de Néandertal. Et, quant à cette soupe, n'importe quel médiéval pourrait nous l'illustrer convenablement. Mais il y eut dans tout cela quelque chose qui me toucha profondément. Le thème pâtissier de la meringue me fit souvenir de la grande chanteuse australienne Melba. Celle-ci, lors d'une réception, tomba sur une table délicatement servie et dans sa chute, renversa des pêches, des bananes, des cerises et de la crème de lait glacée. Elle se tira d'affaire en ramassant les restes de la casse et les servit mélangés dans un même récipient, inventant, par ce coup de génie, la fameuse *coupe Melba*. J'évoquais aussi un commandant anglais incompris qui, bien que déficient dans les actions belliqueuses, eut le génie de superposer des ingrédients entre deux morceaux de pain. Loué soit pour toujours le gastronomique amiral Sandwich ! Enfin, l'histoire du four dans lequel finalement nous nous retrouverons tous, m'aida à comprendre que nous sommes encore loin d'assimiler cette situation de convergence humaine. En effet, j'avais devant moi l'exemple d'un chimiste réactionnaire qui, n'appréciant pas l'usage de la cuisine micro-onde, décida être chauffeur de taxi.

J'eus l'opportunité de ne connaître que la capitale dans laquelle vivait André, mais j'imagine que dans les provinces les choses sont un peu différentes parce que là-bas les gens dansent le tango parmi les cactus, vêtus en gauchos à la Rudolf Valentino, pendant que les demoiselles crient "olé! olé!". Tous boivent du *mate*³, qui n'est rien d'autre qu'unealebasse d'où sort un tuyau, à partir duquel on suce un jus d'ananas glacé, étant donnée la chaleur tropicale de la région Terre de Feu, comme son nom l'indique. Et, si je me trompe, ce n'est pas très grave étant donné qu'un certain Reagan situe Rio de Janeiro en Bolivie et que certains « nordistes » européens ne situent pas bien les « sudistes », ignorant que sur la carte il y a d'autres « nordistes » au-dessus d'eux. En plus de confondre les emplacements, ceux qui aiment ces invectives souffrent d'amnésie et d'une faible sensibilité pour les temps futurs. De sorte que mes erreurs sont certainement insignifiantes à côté de ce que nous voyons et entendons quotidiennement. Il est clair qu'il y a des erreurs malicieuses, divulguées par les dirigeants du premier monde afin que, par contraste, on apprécie leurs réussites. En conséquence, dans les secteurs moins éclairés de la population surgissent des invocations de ce type : « Nous te remercions pour cette Administration et pour nous éviter de tomber dans la situation de ces misérables sudistes

² NdT : Tango Calambache de Enrique Santos Discepolo (1935)

³ NdT : Le mate est la boisson nationale argentine. Il s'agit d'une infusion qui se boit dans une tasse en forme de calebasse avec une paille en métal qui filtre les feuilles.

que la télévision nous montre chaque jour. Alléluia, Alléluia ! » L'affaire est bonne pour le gouvernement, pour la Presse à scandale et pour le citoyen qui compense, avec la bonté de son oraison, les humiliations cachées dans les plis de sa petite âme post-industrielle. Mais ces négligences calculées doivent être corrigées, parce qu'un Occident civilisé, le Japon inclus, doit s'auto-limiter dans la manipulation des images... Il ne faudrait pas que quelque chose rate et que nous soyons obligés d'aller faire la manche et quémander de l'aide aux sauvages.

Je voulus prendre congé du chauffeur de taxi avec le recul approprié à la situation, mais lui, transgressant les limites de la vie privée, vint sur moi et prenant mes joues entre ses pouces et index, commença à me secouer. Sans me lâcher, et forçant d'une voix éraillée, il se mit à dire :

« Grrros, toi t'es un sacré mariole. Avec ton truc de bouffe, t'es bourré de nanas et de fric. Alors que moi, chauffeur de tacos, je carbure au café, au pain et au beurre. V'la les keufs ! Fais gaffe, baratineur ! Et n'oublie pas d'envoyer des cadeaux, n'oublie pas »

Je compris peu de choses de son argot, mais je crois qu'il exprimait ses respects envers ma profession. Ensuite il m'étreignit et je ne sais pas pourquoi il me mordit une épaule, bien que je pense que c'était en allusion à une certaine phrase qui se référait à moi et dont je ne connais pas le sens, quelque chose comme : « Mêle-toi de tes oignons, gros bouffeur de queues ! » Ce n'était pas l'André quotidien, plutôt taciturne et studieux ; c'était le Docteur *Jeckyll* qui, en me voyant, se transformait en *Mister Hyde* et cherchait à me scandaliser avec ses invectives. Il montrait son amitié à force d'agression ; il inversait les paroles et mettait le monde à l'envers pour ne pas abandonner ses croyances en affrontant les formes culturelles que je représentais. Au fond, il me paraissait être un esthète qui adoptait le surréalisme de Buñuel et le grotesque de Fellini pour les mélanger dans le jargon du *lunfardo*⁴. Mais tout se termina quand l'irréductible rustre s'éloigna en vociférant des paroles grossières, avec des gestes qui feraient rougir le plus grossier tavernier de Liverpool... Quel moment, quel moment j'ai dû passer ! Je partis immédiatement en direction de l'aéroport.

Alors que je volais au-dessus des pampas, je passais en revue toutes les réflexions des jours précédents, essayant de comprendre pourquoi André et ses contemporains m'ont toujours regardé avec suspicion. Je compris que ces types, (inventeurs du système d'empreintes digitales pour l'identification de chaque personne), maintenaient leur mentalité policière intacte, sachant très bien ce que j'avais pensé d'eux en différentes occasions. Je conclusai que s'ils levaient à nouveau la tête, chose que je commençais à craindre, ils interdiraient sur leur territoire chacune de mes recettes en alléguant un quelconque prétexte sanitaire. Ensuite je me tranquillisisai en considérant les tractations en cours avec des gens du monde développé, qui eux étaient vraiment capables d'accepter mon style gourmet. Je me souvins alors avec satisfaction des formules du maître Brillat-Savarin, améliorées maintenant par ma gastronomie informatisée.

Je bougeai à peine et en peu de temps les hôtesses me présentèrent un chariot qui débordait de premiers choix culinaires. Ainsi, volant entre des nuages roses, je me disposai à un repas équilibré. Mais une étrange inquiétude, quelque chose de semblable à un Mister Hyde avançant dans l'atmosphère pluvieuse d'un tango, s'infiltra en mon intérieur. Je doutai un moment et, enfin, je demandai à mes odalisques une bouteille de

⁴ NdT : Lunfardo : dialecte de Buenos Aires utilisé dans de nombreux tango.

vin rouge. Ensuite, je sentis les coupes qui, arrivant jusqu'à mes lèvres l'une après l'autre, déroulaient les parchemins du vieil Omar Khayam :

*« Bagdad ou Balkh, qu'importe où s'achève la vie,
Qu'importe amer ou doux quand la coupe est remplie.
Réjouis-toi. La lune et son cycle changeant
Par nombre d'entre nous sera bientôt suivie.*

*Carafe de rubis et livre de poèmes,
Un bout de pain ou quelque mets simple que j'aime
Goûtés dans les ruines près de toi,
Vaut mieux que du sultan la richesse suprême.*

*- Les houris dans l'Eden de toi vont prendre soin.
- Moi, le suc de la vigne est ce dont j'ai besoin,
Répondis-je ; prends-le ; laisse l'autre promesse.
Le son du tambour plaît, mon frère, mais de loin. »*

Le cas Poe

*Comme de l'autre côté du miroir
Il s'offrait solitaire à son complexe
Destin d'inventeur de cauchemars.
Peut-être, de l'autre côté de la mort,
Continue-t-il à ériger, solitaire et fort
De splendides et atroces cauchemars.
« Edgar Allan Poe »,
de JL Borges.*

J'ai toujours cru que les fantaisies des auteurs de science-fiction répondaient à des concepts embryonnaires qui, faisant partie de l'ambiance d'un moment historique, touchaient de la même façon philosophes, intellectuels et artistes. Beaucoup d'anticipations, plus tard confirmées par l'avancée technologique, étaient davantage liées au développement de ces idées primitives qu'à de réelles visions du futur. Verne avait calculé avec une bonne approximation, le point de départ du premier voyage sur la lune et il imagina aussi le *Nautilus*, propulsé par un type d'énergie qui, longtemps après, put être contrôlée. On pourrait dire la même chose de Bulwer Lytton par rapport à l'électricité et de nombreux auteurs qui surprenaient par leurs discernements. Il est certain que beaucoup d'écrivains actuels seront confirmés à l'avenir, quand les engins antigravitationnels, les transports basés sur des rayons lumineux et les androïdes seront des réalités pratiques. Je pensais qu'essayer de comprendre ces perceptions comme étant liées à des pouvoirs précognitifs, était aussi ridicule que d'attribuer l'invention simultanée du piano aux capacités télépathiques de Christophori et de plusieurs autres de ses contemporains, qui travaillaient au développement du clavecin en 1718. La coïncidence entre la découverte de Neptune, le calcul de Le Verrier et l'observation télescopique de Galle en 1846, me fit réfléchir sur l'effort que beaucoup de mathématiciens et d'astronomes réalisaient dans la même direction, mus par des soupçons fondés sur l'existence de la planète et non par des compulsions occultes. Je notai aussi que si l'on faisait une liste de toutes les réussites et de toutes les erreurs des écrivains d'anticipation, les secondes auraient beaucoup d'avance sur les premières. D'un autre côté, ce serait extraordinaire que parmi tant de milliers de livres et de pages, on ne puisse produire aucun rapprochement avec des faits pronostiqués par les auteurs ; que parmi tant de rêves, tous échouent. Avec cela, tout comme avec tant de choses de nos vies hasardeuses, il arrivait que nous tenions seulement compte des réussites et même, enclins au pessimisme, que nous trouvions un succès quand, parmi tant d'événements, nous obtenions le quota de désastres espéré.

C'était ma façon de voir le monde, soutenue par le calcul de probabilités, quand une quelconque supercherie était révélée. Ce fut ma position quand on voulut faire de Poe une sorte de sorcier de la littérature. Beaucoup de ses lecteurs étaient des personnes influençables, qui prenaient ses magnétismes, ses abominables corbeaux, ses atmosphères verdâtres et mortelles, comme des choses qui arrivaient réellement. J'entendais souvent des histoires sur ses facultés de voyant ; sur ses prédictions de naufrages qui se produisirent par la suite ; sur des cercueils qui, une fois ouverts, montraient les traces d'une asphyxie désespérée, ainsi qu'il l'avait anticipé. Ses récits eurent le don de provoquer chez moi une aversion particulière.

Mais depuis quelques temps, les choses ont changé. Certaines nuits lugubres, dans certaines ambiances éclairées par le reflet de lunes mortelles, j'ai cru percevoir le souffle qu'il exhalait dans son obscure maison, tandis qu'il précipitait les faits pour qu'ils coïncident avec ce qu'il avait écrit. D'autres fois, il m'a semblé qu'il ne s'agissait pas d'un

être démoniaque, mais d'une créature qui, attrapée dans les filets du temps, voulut rompre cette maille ténébreuse pour sauver d'autres vies. Aujourd'hui, je crois qu'il connut les détails d'événements qui allaient se produire et qu'il n'a pu modifier parce que les malheureux protagonistes n'étaient pas encore nés. Et par ailleurs, il souhaitait que quelqu'un mette noir sur blanc tout ce que je vais relater plus loin.

Je rends compte de faits que tout chercheur impartial pourra vérifier par lui-même. J'ai répondu aux exigences de Poe et maintenant, je coupe le lien malsain qui m'unissait à lui. Lorsque deux opérateurs radio se quittent après une conversation faite à des points distants et sur différents fuseaux horaires, ils ont l'habitude de conclure par la phrase : « 73 et terminé ». Ainsi donc, 73 et terminé, mon cher et malheureux Poe. Je le sais et le sens clairement. En écrivant ces notes, j'ai senti combien les obsessions de mon enfance ont été exorcisées. Je ne crois pas que dans l'avenir, en visitant des maisons désertes, en regardant par l'ouverture d'une citerne, en traversant une forêt ombragée, j'écouterai à nouveau ces lamentations obsédantes qui m'appellent par mon nom... « Reynolds, Reynolds ». Je sais maintenant à qui appartient cette voix agonisante qui m'a poursuivi depuis que je suis enfant. Enfin, j'essaierai d'être proche de Margaret lorsqu'elle lira toute cette trame incompréhensible, sinon elle pourrait en venir à repenser sa vie comme étant le prétexte d'une volonté lointaine, comme une simple antenne construite pour faciliter la communication entre des temps et des espaces différents.

Tout commença lors d'une réunion sociale.

- Tu n'as pas lu Poe ? me demanda Margaret en passant.
- Si, quand j'étais enfant.
- Alors tu devrais le lire avec attention et tu verrais qu'il parle de toi.
- Comment de moi ?
- Oui, de Reynolds, ce n'est pas ton nom ?
- Allons, c'est comme s'il parlait de Smith... Et qu'est-ce que ça veut dire ?
- Je ne sais pas, mais en tout cas, ce nom se promène par-là.

Quelques jours plus tard, je consultai un index de noms dans les oeuvres complètes de l'écrivain. "Reynolds" n'apparaissait nulle part. Je compris que Margaret s'était trompée, mais je tenais entre les mains différentes biographies qui, bien que répétant des passages de sa vie angoissée, différaient considérablement sur les circonstances de sa mort. Cela attira beaucoup mon attention. En fin de compte, je me retrouvai avec quatre cas divergents.

I

"À la mort de son épouse, il commença à souffrir d'attaques de *delirium tremens*, provoquées par ses fréquents états d'ivresse. Un jour d'octobre 1849, on le retrouva moribond sur la voie de chemin de fer."

II

"Mais le jour où l'unité fut détruite par la mort de l'épouse, vaincue par la tuberculose, le poète n'eut plus la force suffisante pour pouvoir vivre. Traînant son deuil et ses inspirations créatrices en réalité taries, il lui survécut à peine deux ans. Alors qu'il se trouvait à Baltimore, faisant une tournée de conférences, on le retrouva aux lumières d'un petit matin d'octobre, agonisant au milieu de la rue."

III

"Il se trouvait à Baltimore par hasard ; il s'était arrêté là-bas alors qu'il voyageait de Richmond à Fordham (New York), voyage qui préparait son prochain mariage avec Sarah Elmira Royster, son grand amour de jeunesse, avec qui il devait se marier après avoir perdu sa première épouse, Virginia Clemm."

IV

"Il arriva à Baltimore en septembre 1849, faisant route vers Philadelphie. Le retard du train qui devait l'emmener à cette dernière ville lui sera fatal. Le 29 septembre, il rendit visite à un ami dans un déplorable état d'ébriété. Cinq jours plus tard, cinq jours entourés d'un mystère absolu et méconnus dans sa biographie, un autre de ses amis est informé que quelqu'un "qui pourrait être monsieur Poe" gît saoul et inconscient dans une taverne des bas-fonds de Baltimore. C'était une époque d'élections et on était habitué à voir les pétitionnaires de votes saouler gratuitement les électeurs. Ces coupes électorales purent être la dernière élection de Poe. Transféré dans un hôpital, son extinction était inévitable."

Ainsi, j'accumulai des pistes, des suppositions et des bibliographies, jusqu'à ce que je puisse composer un tableau de la mort de Poe, qu'il aurait pu avoir écrit lui-même. Voilà la vérité. Le 29 septembre 1849, il arrive à Baltimore. Il n'est pas certain que ce jour-là il ait rendu visite à un ami, ni qu'une bande politique ait accéléré sa crise. Plusieurs jours se succèdent sans nouvelles, jusqu'à ce qu'il soit retrouvé le 3 octobre sans connaissance dans une taverne de la rue Lombard. De là, il est transféré au "Washington Hospital" et, délirant jusqu'à la fin, il appelle en maintes occasions un inconnu nommé "Reynolds". Il meurt à 3 heures du matin, le 7, à 40 ans. Peut-être pour réparer on ne sait quelle culpabilité, la ville de Baltimore lui érige un monument le 17 novembre 1875.

Je pus établir avec certitude, en comparant les différentes opinions, que Poe exigea de façon répétée et en criant, la présence de "Reynolds". Ce nom, qui confirmait le souvenir obscur de Margaret, m'amena en direction d'un fait plus extraordinaire que les circonstances de la mort de l'écrivain. Mon raisonnement fut simple. Supposons, me suis-je dit, que la requête angoissée pour ce Reynolds ait eu un sens quelconque. Qui était ce personnage ? L'unique "Reynolds" significatif que je pus trouver, lié à la vie ou à l'œuvre de Poe, était l'expéditionnaire du Pôle, dont les récits l'inspirèrent pour composer une partie de son unique nouvelle : *La narration d'Arthur Gordon Pym de Nantucket*". A partir de là, je ne pouvais plus avancer. Alors, je me suis placé dans le type de raisonnement que Poe avait voulu transmettre à travers son étrange travail *Eurêka*. Dans celui-ci, tout en discutant sur la méthode déductive aristotélicienne et celle, inductive, de Bacon, il ouvrait les portes à ce qu'il appelait "intuition", prenant peut-être de l'avance en cela sur Bergson lui-même. En réalité, je savais qu'on ne pouvait soutenir une telle méthode, mais elle représentait une façon de penser et de sentir ; sans aucun doute, la forme créative habituelle de Poe. Poursuivant ce fil et me plaçant dans une situation délirante, mais qui imitait les chemins de ses habitudes mentales, je me plaçai face à la scène de l'invocation de Reynolds et m'enfonçai dans l'étude de *La narration de Gordon Pym*.

Dans la nouvelle, le tableau le plus impressionnant était la catastrophe du brigantin *Grampus*. Se retrouvant à la dérive et sur le point de périr par manque d'eau potable et d'aliments, les quatre seuls survivants décident de tirer au sort.

« Peters ouvrit mon poing et alors je regardai. Le visage de Richard Parker me fit comprendre que j'étais sauvé et que la mort l'avait élu, lui. Je m'évanouis et tombai

sur le pont. Je revins à moi à temps pour contempler la consommation de cette tragédie et la mort de celui qui avait été son principal instigateur. Il n'offrit pas la moindre résistance. Peters le poignarda dans le dos et il tomba mort instantanément. Je ne veux pas être prolix sur l'effrayant repas qui s'en suivit. On peut imaginer de telles choses, mais les mots manquent de force pour que le mental accepte l'horreur de leur réalité. Il suffit de dire qu'après avoir, dans une certaine mesure, épanché l'effrayante soif qui nous consumait en buvant le sang du malheureux et après avoir jeté à la mer, d'un commun accord, les mains, pieds, tête et entrailles, nous dévorâmes le reste du cadavre, à raison d'une part quotidienne pendant les quatre inoubliables jours qui suivirent, c'est-à-dire jusqu'au 20 du mois. »⁵

Richard Parker choisit la plus courte des quatre pailles mises en jeu ; il est immédiatement sacrifié et ses trois compagnons se nourrissent de son corps pendant quelques jours. Plus tard, ils sont sauvés par la goélette Jane Guy. Cela se produit en juillet 1827.

Sans savoir dans quelle direction continuer (parce que je ne savais pas non plus ce que je cherchais), je procédais de la même façon qu'avec le cas de Reynolds, en cherchant des antécédents. La *Narration de Gordon Pym* fut publiée à New York en 1838. Je me disposai donc à chercher la source inspiratrice de cette scène, pensant que je passerais ensuite à d'autres scènes du même livre, cherchant des antécédents, jusqu'à en terminer avec toute la *Narration*. Mais il ne fut pas nécessaire d'aller très loin. Je trouvai seulement deux cas d'anthropophagie liés à un naufrage. Le premier des deux s'était produit en 1685, à Saint Christopher, aux Antilles. Un certain groupe de naufragés tira au sort et le résultat de la fête fut qu'ils mangèrent un de leurs compagnons. Après les avoir sauvés, on les jugea et on les pendit. Il se pouvait bien que Poe ait utilisé cette bibliographie pour inspirer son tableau, mais c'était trop grossier. Je poursuivis donc avec le deuxième cas et quelle ne fut pas ma surprise en découvrant qu'il ne s'agissait pas d'une source inspiratrice, mais d'un fait réel plagé sans aucune honte.

Le yacht *Mignonnette* fait naufrage. Les quatre survivants meurent de faim et de soif. Ils délibèrent, pensent à tirer au sort, mais décident que cela n'est pas nécessaire étant donné que l'un d'entre eux n'a pas de famille à soutenir. Ils le tuent et, s'alimentent de Richard Parker pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils soient sauvés par le bateau Moctezuma. Évidemment, la situation se produit au mois de juillet. Traînés devant un tribunal, on les juge, mais on leur laisse la vie sauve étant donné les circonstances.

La source était claire jusque dans certains détails comme celui-ci. Dans la nouvelle, l'un des survivants n'est pas d'accord avec le fait de commettre l'assassinat et c'est précisément Gordon Pym. Dans le fait réel, il y a un marin appelé Brooks qui n'est pas d'accord non plus et bien qu'il finisse par participer au festin, il n'est pas jugé. Enfin, les similitudes (non seulement dans le nombre, dans les attitudes des acteurs, dans le sauvetage postérieur, dans le mois au cours duquel se produisent les faits mais jusqu'aux nom et prénom répétés de la victime, Richard Parker) montraient quelque chose qui était plus qu'une coïncidence. Mais, même comme cela, sachant indubitablement d'où Poe avait sorti cette histoire, je me retrouvai à nouveau dans l'obscurité par rapport à l'importance qu'il paraissait donner à Reynolds à l'heure de sa mort. Ma découverte était intéressante et j'y étais parvenu en suivant une intuition, en accord avec cette tendance mentale qu'il m'avait semblé voir chez Poe, mais je ne pouvais pas connaître le motif de

⁵ En la traducción al castellano: La narración de A. Gordon Pym, E.A.Poe, Hyspamérica, pág. 114, Buenos Aires, 1983.

son altération finale. Que signalait-il alors avec une telle angoisse ? Il semblait que la clef se trouvait dans la nouvelle, mais je continuais à ne pas comprendre de quoi il s'agissait...

Décidé à parvenir au fond du problème, je cherchai le livre dans lequel on citait le cas de la *Mignonnette*. Je ne le trouvai pas dans les librairies, mais il était à la bibliothèque du Musée Britannique. Je cherchai la date à laquelle s'était produit l'incident et, en la voyant en caractère d'imprimerie, je ne pus m'empêcher d'expérimenter ce frisson qui parcourt l'épine dorsale des personnages de Poe : juillet 1884 ! Cela s'était produit 35 ans après la mort du poète ; 44 ans après la première publication de *La Narration de Gordon Pym* et 57 ans après la date de création de la nouvelle. Ce n'était pas raisonnable. Je cherchai dans les journaux de l'époque. On trouvait là tout ce qui concernait le jugement. J'avais les photocopies du *Flying Post* de Devon (3 et 6 novembre 1884) et du *Exeter and Plymouth Gazette* (7 novembre 1884). J'allai plus loin encore et on me donna la permission de copier les actes du jugement dans lesquels figuraient un grand nombre de précisions. Le yacht *Mignonnette* jauge 19 tonneaux. Il fait naufrage à 1600 miles de la Ville du Cap. Seuls sont sauvés Thomas Dudley, capitaine ; le premier officier, Stephens, de 31 ans et le marin Brooks de 38 ans. Il y a avec eux un garçon de 17 ans, Richard Parker. Ce dernier boit de l'eau de mer et tombe gravement malade. Au bout de trois semaines, ils décident que l'un d'eux doit mourir, alors Dudley tue Parker avec un couteau. Dans le jugement, les jurés n'arrivent pas à se prononcer et le cas remonte jusqu'à la cour royale de Londres. Ils sont libérés après avoir payé des amendes de 50 et 100 livres.

Non, il était impossible de penser à une falsification en chaîne, incluant des journaux et des cours de justice, pour que les événements s'accordent avec une nouvelle. Ce qui me fit chercher à l'envers. J'allai au matériel de la revue mensuelle que dirigeait Poe et qu'éditait Thomas W. White : le *Southern Litterary Messenger* de Richmond (janvier et février 1837). Ensuite, je passai à l'édition de New York de 1838 et aux suivantes, qui furent nombreuses, bien avant le cas de 1884 et dans lesquelles ni les noms, ni les circonstances n'avaient été changées.

Je reconsidérai la situation. Avant la mort de Poe, ses traces s'effacent pendant plusieurs jours ; il réapparaît ensuite dans notre dimension, en délirant. Il appelait Reynolds pour qu'il essaye de changer les événements qu'il avait vus de façon anticipée. Cela était doublement impossible, d'une part parce que Reynolds était déjà mort avant lui et d'autre part, parce que les protagonistes de la catastrophe n'étaient pas encore venus au monde. C'était sans doute un délire... Ou alors avait-il besoin de laisser un témoignage de tout ce qui s'était produit ? Si c'était le cas, le poète avait choisi la bonne Margaret pour me communiquer ce message. Il lança sa bouteille dans les vagues du temps, il y a plus de 140 ans, et il le fit le jour de sa mort, à Baltimore, le 3 octobre 1849.

Fictions

Software et hardware

*Oh Newton, Newton, qu'aurais-tu rêvé
si tu avais mangé la pomme ?*

Cher Michel,

Dans quelques minutes, je quitte la ville olympique d'Oslo. Je veux que tu te souviennes de moi comme d'un bon ami, même si cette "monstruosité" que tu as toujours observée dans ma conduite t'a choqué, comme tu le confessais une fois. Je mets entre tes mains ces souvenirs fragmentés, parce que tu y trouveras quelques-unes des nombreuses explications que je te dois. De plus, je le fais en reconnaissance de tout ce temps durant lequel tu as dû supporter ce disciple incompréhensible et anormal.

Aujourd'hui, je bois à ta santé, toi qui viens de produire le plus grand gymnaste de tous les temps ! Dans le futur, quand tu te rendras compte que tes garçons n'arrivent pas à dépasser mes records, essaie de ne pas les torturer ; ni eux, ni d'autres garçons dans le monde ne pourront le refaire, vu que les probabilités vont à l'encontre de cette tentative.
Au revoir !

L'absurdité de la gravitation universelle

Comme toujours, il y avait la loi de la Gravité. Je savais qu'une fois, ne serait-ce qu'une seule, cette petite formule concernant la chute des corps dès la première seconde, $G = 9,78 \text{ m/s}$, ne fonctionnerait pas. Parmi les lois liées à la chute m'intéressaient celles qui faisaient référence à l'espace et à la vitesse. La première disait que *les espaces parcourus sont proportionnels aux carrés des temps que l'on met à les parcourir*. Et la seconde que *la vitesse acquise est proportionnelle au temps écoulé dans la descente*. C'est pour cela que, depuis l'écolier qui travaillait avec les plans inclinés et les machines d'Atwood, jusqu'au physicien nucléaire que je suis aujourd'hui, j'ai passé du temps à faire des recherches sur cette absurdité scientifique. Il y avait les ballons aérostatiques, les avions et les fusées qui quittaient la terre ; il y avait la grille volante de Minkowski qui s'élevait par impulsion ionique ; il y avait les supraconducteurs et les champs électromagnétiques opposés, comme promesse de l'anti-gravité. Mais je m'accrochais à la machine volante de Léonard et le premier appareil des Wright, une trame qui commençait dans les rêves nocturnes et finissait dans les livres de contes. C'est ainsi qu'il me fut facile d'interpréter le *Petit Prince* de Saint-Exupéry et *Jonathan Livingstone le goéland* de Bach comme productions de deux individus qui faisaient le même métier d'aviateur dans leur vie extra-littéraire et qui étaient obsédés par le fait de se libérer du $G = 9,78 \text{ m/s}$.

L'*Aide Mémoire pour le prochain millénaire*, d'Italo Calvino, tomba aussi entre mes mains. L'auteur proposait la « légèreté » comme recommandation pour les écrivains du futur. Il citait Cyrano et Swift, l'un volant vers la lune, l'autre soutenant l'île de Laputa grâce à un aimant. Il mentionnait Kundera et il croyait voir dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, l'inévitable poids de la vie. Finalement, il disait : « *Il est certain que le software ne pourrait exercer les pouvoirs de sa légèreté sans la lourdeur du hardware, mais c'est le software qui commande, qui agit sur le monde extérieur et sur les machines.* » Cependant, cette vérité, poussée à ses dernières conséquences, l'aurait amené à cataloguer comme "dénaturalisé" le travail sur le corps humain, considéré comme le simple *hardware* d'un *software* intelligent. Calvino, comme tout intellectuel, ne pouvait savoir en pratique ce qu'est le corps à proprement parler et il n'aurait pas compris que grâce au travail sur celui-ci, il aurait atteint la légèreté qu'il cherchait.

La machine commence à travailler

Depuis mon plus jeune âge, on m'emmenait à des exhibitions et à des tournois, mais je n'avais pas l'âge pour être admis en gymnastique sportive. Je passais donc des heures à faire les figures ridicules de la gymnastique suédoise, danoise et d'échauffement dirigé par les professeurs attachés à une telle activité. Celui qui n'était pas vieux, gros et chauve, se présentait, au minimum, en chemisette, avec des tennnis indécentes et d'amples pantalons coupés au-dessus du genou. C'est probablement de là que vient mon aversion envers cette tenue sportive associée à certains styles culturels : pantalons de golf et d'équitation, shorts de footballeurs et de rugbymen aux gros derrières, d'où provient la mode du monstrueux bermuda ou de sa cousine, la jupe-culotte. Quelle surprise ai-je eu des années plus tard en rencontrant les champions du Danemark qui critiquaient alors la gymnastique danoise, la tête de ligne de l'équipe américaine qui se moquait des bermudas et les gymnastes allemandes qui haïssaient les jupes-culottes. « Sensibilité commune » me dirais-je et je serais réconcilié avec l'Univers.

Un jour, je restai caché dans les vestiaires, à la fin du cours qu'ils appelaient « éducation corporelle ». Ensuite, me glissant par des couloirs semblables à ceux d'un hôpital, j'arrivai à un escalier. Je montai et me retrouvai sur un balcon que l'on utilisait pour observer les exhibitions. C'était une large tribune plongée dans l'obscurité totale. Je me plaçai dans un coin très protégé et de là, je regardai le gymnase principal qui m'était alors interdit. J'eus la vision du Paradis ! Des murs tapissés d'énormes miroirs, des cordes, des trapèzes, des barres fixes, des barres parallèles, des cheval d'arçons, des anneaux, des trampolines... tout était là. Des matelas à perte de vue, des trampolines qui permettaient de voler à chaque saut, des fosses matelassées pour amortir la sortie d'une pirouette dangereuse. Mais, plus important, il y avait là l'équipe de première catégorie, entourant l'entraîneur qui criait comme un fou :

« Gagner des points veut dire, force, vitesse, équilibre, rythme, résistance, réaction et élégance... Qui n'a pas travaillé l'une de ces choses perd des dixièmes, et donc, il perd ! Et toi, sac à patates ! En gymnastique, on n'additionne pas les points comme dans les sports insignifiants dans lesquels on accumule des buts, des points ou autres, ici on soustrait, on décompte par faute commise. »

Des mois passèrent, mais le jour même de mon anniversaire, je montrai ma carte d'identité au Cerbère de l'entrée ; je vis la porte battante s'ouvrir et j'entrai triomphalement. L'odeur de la cire, de la magnésie, de la résine et des matelas remplit mes poumons comme l'air du matin. Mais alors que j'avais à peine posé un pied sur les bois lustrés, une main me souleva dans les airs en m'attrapant par le pantalon. Quelqu'un cria « Tu n'as pas les élastiques ! » ; et je fus mis dehors du gymnase. Je leur ferais payer plus tard ce cadeau d'anniversaire ! Le jour suivant, je me lançai à nouveau et personne ne me prêta attention. Ce fut à ce moment-là que je commençai à travailler réellement, sous la direction d'un professeur qui me plaça dans la catégorie « bambin zéro ». Sous sa direction, un groupe de vingt apprentis allait lutter pour ne pas être écarté pour inaptitude. Au bout de six mois, nous étions cinq à rester de l'équipe initiale et nous passâmes entre les mains d'un autre préparateur, tandis que le premier recevait un nouveau groupe. Nous nous retrouvions tous les cinq en demi-cercle, face au bourreau qui commença par nous regarder un à un, de haut en bas. « Tu n'as pas mis les élastiques » me cria-t-il. Alors je les baissai, car ils étaient cousus à l'intérieur du pantalon et je les passai sous les chaussons.

- Maintenant, dis-moi ton prénom, pas de nom ; ici il y a seulement des prénoms, l'âge, et les travaux précédents.
- René, sept ans et demi, deux ans de pratique de ce "truc".

Le professeur ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Et quand je répétais que l'éducation physique précédente était un « truc » que je me refusais d'appeler « gymnastique », je reçus une flèche *in cuore*⁶. Immédiatement, je devins le préféré, et je commençai à travailler deux fois plus que les autres membres du groupe, servant tout le temps d'exemple comme pire élève. Ce défi m'aida plus que tout autre entraînement. Cette forme dure et sans hypocrisie mielleuse me plut dès le début ; après tout, ils voulaient obtenir des champions et moi je voulais que mon corps soit mon jouet le plus proche.

L'attardé et la mouche

De ma naissance à l'âge de quatre ans, je fus un enfant attardé. Mes réflexes ne répondaient pas bien et je répétais chaque opération sans pouvoir la maîtriser, jusqu'à ce que je la comprenne. Je veux dire que si je devais prendre un cube, le nombre de fois que je m'exerçais à la même tâche n'avait pas d'importance, car le résultat était toujours le même, c'est-à-dire mauvais. Je refaisais tout à chaque fois comme s'il s'agissait de la première fois et c'est la raison pour laquelle je n'appris pas non plus à articuler les mots. Je me souviens comment mes parents m'invitaient à dire "maman" et "papa", mais je voyais seulement leurs énormes bouches, entendais leurs sons et ressentais leurs étranges désirs. Un jour, une mouche se posa sur mon visage ; ensuite, elle s'envola et je sentis une différence entre la sensation que j'avais et celle que l'insecte emporta dans l'air avec lui. Lorsque j'eus interprété son vol, je décidai que ma main l'attraperait et je réalisai cela à une telle vitesse que l'infirmière qui me gardait, sortit en criant pour annoncer la bonne nouvelle. Mais lorsque je commençai à marcher à l'âge de trois ans, je continuais à apprendre avec chaque fois plus de perfection, si bien qu'en peu de temps, je pus faire l'équilibre dans les endroits les plus insolites. Je crois que quelque chose de semblable se produisit lorsque je compris l'articulation du langage. Ce n'est que lorsque je fus prêt, et à cause du climat d'oppression que je sentais autour de moi, que je mis en marche la machine à parler et je le fis chaque jour avec plus de vitesse et d'habileté. A cette époque-là circulait la théorie de la « maturation » des centres nerveux, si bien qu'on arriva à la conclusion que j'étais normal et que j'avais "mûri" plus lentement que prévu. Et c'est ainsi que pour éviter une rechute dans l'idiotie, on m'emmena faire de la diction, de la représentation théâtrale, de la musique et de la gymnastique. Si l'intention de ces braves gens était que je réponde aux codes d'éducation, cela demeura impossible jusqu'à quatre ans, parce que j'étais retardé, mais à partir de cinq ans, j'avais déjà manié les fonctions les plus importantes.

Quand j'entrai à l'école, je retombai dans cette imbécillité tant redoutée, parce que je ne pouvais pas comprendre comment 2 pouvait être égal à 1 + 1. En vérité, je continue à ne pas le comprendre aujourd'hui, parce que dire que deux représentations différentes sont identiques est un mystère extraordinaire. Ensuite, quand ils arrangèrent les choses en expliquant qu'elles n'étaient pas égales, mais "équivalentes", la situation s'améliora car je compris le système de convention qu'ils utilisaient. Mais un problème subsistait : on ne pouvait pas me demander d'être attentif à une explication sur les héros nationaux, alors que les professeurs étaient des livres vivants et ouverts. Dans le ton de leur voix, dans

⁶ En italien dans le texte

leurs gestes et dans leurs mouvements corporels, dans leurs déséquilibres émotifs, je revisitais l'histoire du mollusque jusqu'à Napoléon. Je résolus ce problème plus tard, lorsque je m'entraînai à écrire de chaque main des choses différentes. Avec la gauche, je résumais les explications ; avec la droite, je notais mes observations sur chaque muscle et sur la respiration du professeur du moment. Jusqu'au moment où, finalement, je pus le faire tous les jours sans l'écrire. Avec le temps, je pouvais être attentif simultanément aux thèmes et aux situations de chaque personne présente dans un ensemble.

Adrénaline et tragédie grecque

A l'école, je participais avec enthousiasme dans tous les jeux, les poussant jusqu'à leurs limites, entouré de camarades maladroits qui se fatiguaient dès le premier effort. Je m'intéressais aussi, jusqu'à sept ans, à toutes sortes de sports. Mais quand j'entrai dans la catégorie infantile zéro, je commençai par rejeter le muscle du nageur, mou et de réaction lente, le muscle en paquet du boxeur et de l'haltérophile, le muscle fibreux de l'athlète. Le seul respect que je conservai était pour la hauteur obtenue en saut à la perche et pour le plongeon artistique. Ceci dit, dans le premier cas, on s'élevait appuyé sur une perche et dans le deuxième cas, on faisait les pirouettes en tombant comme du plomb. Il était évident que tous les sports entraînaient une formation musculaire irrégulière, ou donnaient de la vitesse à une partie du corps et en ralentissaient une autre. Seule la gymnastique permettait d'obtenir ce que je cherchais. Mais dans cette activité, il ne s'agissait pas simplement de régime alimentaire, d'heures d'entraînement quotidien ou de sommeil équilibré, mais de la précision d'un programme pour maîtriser le corps. J'étendis cette idée à d'autres activités, avec la prudence requise dans chaque cas. Si j'avais dit à mes mentors de théâtre ou de musique, que mon intérêt suprême était de convertir mon corps en un instrument hautement perfectionné d'un programme, ils auraient pensé que c'était une autre de mes plaisanteries. Ils ne pouvaient pas comprendre que mes blagues visaient aussi le même objectif. Ainsi, quand je perfectionnais le rôle charnière dans une scène ou quand je faisais des sauts, bondissant sur les portées en composant de la musique, j'affinais en réalité chaque muscle et je rendais chaque viscère conscient. Une fois, dans *Médée* d'Euripide, je me plantai sur la scène et, à la fin, jouant Jason, je dis: "Ecoute Zeus, les paroles de cette panthère sinistre ! Je te prends à témoin qu'il m'est interdit de seulement toucher ces chers cadavres !" Pourquoi le public applaudit-il mon art avec une telle véhémence ? Je le dirai une fois pour toutes : parce que je sus mettre du glucose, de l'insuline, de l'adrénaline et des hormones dans l'expression dramatique.

De la musique, j'ai tiré la compréhension du rythme interne des mouvements. Au début, c'était avec un métronome que je régulai les ciseaux avant et arrière et le passage des jambes sur le cheval d'arçon. Ensuite, je commençai à chanter certaines mélodies pendant que je faisais les figures aux anneaux. Plus tard, j'utilisai des fragments d'Orff dans les figures imposées des concours. À la fin, je programmai les figures libres en sentant mon corps exécuter des ordres dodécaphoniques, dans lesquels chaque muscle était un instrument différent harmonisé en symphonie.

Et il m'a semblé que les Soviétiques cherchaient quelque chose de semblable. En les suivant pendant des jours sur la vidéo, au ralenti, je reconnus, derrière leurs mouvements, le machinisme de Prokofiev. Ils en étaient encore à l'étape physique, dans laquelle ils utilisaient la musique comme un appui objectif et ils ne saisissaient pas la fonction mentale qui transfère l'image musicale à l'action corporelle. Dit de façon simple, je dirais qu'ils travaillaient sur la perception, alors que moi, j'extériorisais la représentation tous les jours davantage. Cependant, cette équipe fut à l'avant-garde de son époque, car c'est elle qui introduisit les mouvements de danse dans la conception traditionnelle. Lors des concours,

leur technique surprit les juges occidentaux mais, avec le temps, cette école s'imposa jusqu'à apparaître dans les tournois. Grâce à son influence et à l'arrivée de la gymnastique artistique féminine, les Roumaines purent parachever ce décollage qui stupéfia le monde.

A 13 ans, j'étais champion junior dans toutes les disciplines et m'entraînais déjà sur l'indépendance des sensations visuelles. Les yeux bandés, je passais d'un appareil à l'autre, tout en mesurant les distances avec mes senseurs internes ; dans ces moments-là, la musique jouait son rôle. À cette époque-là, j'ai appris que la course d'élan pour prendre de la vitesse dans le saut de cheval et au sol ne devait pas être exécutée sur la pointe des pieds comme on l'enseignait en gymnastique, mais de la plante vers l'avant, en décrivant un cercle imaginaire avec les jambes et en diminuant son diamètre en fonction de la distance jusqu'au point de saut. Et les sauts eux-mêmes devaient suivre une séquence talon-plante-pointe, pour produire ces déplacements longs et suspendus que l'on avait pu observer auparavant chez des danseurs comme Nijinsky et que les critiques de ballet considéraient à l'époque comme des "vols impossibles". Ce n'étaient pas encore des envols, mais des mouvements simples qui impliquaient les abducteurs droits et immenses de la cuisse jusqu'aux ligaments annulaires du tarse.

Un autre aspect important que je perfectionnai, était lié à la qualité de la résistance, à l'amélioration de la capacité à fournir de l'oxygène, à l'élimination de l'anhydride carbonique et de l'acide lactique, et à l'augmentation du rendement de divers organes sollicités, tels que les poumons, le cœur, le foie et les reins. Sur la base du principe de durée et d'intervalle, je travaillai la résistance générale anaérobie, comme l'entendait Jorge de Hegedüs, qui prétendait augmenter la résistance en faisant baisser la consommation d'oxygène nécessaire lors des efforts et de la vitesse. Il voyait cette résistance différente de celle localisée dans un groupe de muscles. Mais après avoir observé et étudié les comportements chez différents sportifs, je fus convaincu que le manque d'oxygénation cérébrale, produit par des entraînements mal dirigés, entraînait la diminution de certaines fonctions. Je me concentrai donc sur la respiration que je contrôlai, pour qu'elle ne soit jamais retenue mais, qu'en inspirant par le nez et expirant entre les dents, elle fonctionne toujours comme un pendule qui accompagnerait mes mouvements. Je ne laissai pas non plus le cœur dépasser ce que j'appelais le "seuil de rupture aérobie" que je situais à 180 pulsations par minute.

Vous n'irez pas très loin avec la paranoïa !

Aussi bien la Commission Nationale du Sport que le grand maître Michel, me demandaient régulièrement de donner certaines recommandations aux gymnastes du pays. Cette fois, j'allai le faire avec l'équipe sur le point de se rendre à Bruxelles pour disputer la qualification de zone.

Dans le gymnase central, je commençai à donner des explications au groupe qui, en demi-cercle devant moi, écoutait et prenait des notes. Je développai la conception classique selon laquelle il fallait s'en tenir, pour obtenir une bonne note, à ce que les juges appelaient "élégance". Pour eux, élégance cela voulait dire : les pointes des pieds et des mains tendues, les cuisses jointes, la tête haute, les épaules basses, entrées et sorties clairement marquées... Mais j'ajoutai qu'il ne s'agissait là que de la carapace de la gymnastique ; quand les Grecs inventèrent les Olympiades, ils mirent l'âme dans le corps. C'est par conséquent dans les gymnases que les philosophes développèrent leurs idées, et c'est là aussi que des peintres et des sculpteurs venaient s'inspirer, en prenant pour référence la plastique corporelle. Pour eux, le corps était quelque chose qu'il fallait

humaniser et pas simplement un objet naturel, comme dans le cas des animaux. Mais j'interrompis bientôt le discours, en percevant chez les auditeurs cette impatience agitée de l'arrogance et du désir de se mettre en vedette. Toute considération était inutile si elle ne correspondait pas strictement à leurs intérêts immédiats. Ils voulaient évidemment briller comme des êtres exceptionnels.

Ainsi, je me trouvais devant des freluquets qui se sentaient des surhommes. Je savais très bien que dans leurs caboches confuses commençait à se nicher le rêve impossible des champions, rêve dans lequel on pourrait produire des chutes plus lentes qui permettraient d'introduire des exercices de plus en plus complexes dans une figure donnée. Il arrivait la même chose à des virtuoses dans d'autres domaines, comme Houdini, lequel essayait de briser certaines limites physiques et s'entraînait, avec chaque fois plus de rigueur, pour échapper à un emprisonnement. Chez ces derniers, la lutte se faisait contre la loi d'impénétrabilité des corps, de la même façon que chez nos bizarres jeunes gens, c'était contre $G = 9m\ 7800$. Pour diluer le syndrome paranoïde, je voulus les dissuader de faire quelque chose d'irréalisable, tout du moins pour eux.

Je dis alors :

« Les masses animées de rotation tendent à s'éloigner de leur axe, la force centrifuge étant proportionnelle au carré de la vitesse de cette rotation. À l'Équateur, la force centrifuge est de $1/289$ de l'intensité de G , 289 étant le carré de 17 . Si le mouvement circulaire est 17 fois plus rapide que la rotation de la terre, G est nul. La rotation est de $1,665$ km/h, on doit donc dépasser $28,305$ km/h pour échapper à la terre. Bien. Alors braves petits, quand vous tournez à grande vitesse sur la barre fixe, quelle vitesse moyenne atteignez-vous ? Aux alentours de 60 km/h. Tout est force centrifuge, étant donné que la barre n'exerce pratiquement pas d'action de gravité. Si ton poids est de 75 kg, à 60 km/h, tu exerces sur la barre une tension équivalente à 300 kg. Quand tu la lâches en saut périlleux de sortie, tu peux parvenir à t'élever beaucoup plus haut que la barre et faire un triple groupé ou bien un double tendu. Il existe un point mort dans lequel tu ne montes, ni ne descends... A quel moment se produit-il ? Logiquement, au milieu de la figure du triple groupé ou du double tendu. Et quelle est la hauteur à ce moment-là ? La hauteur maximale bien sûr, toujours au-dessus de la barre... A cet instant, ton poids est égal à zéro. Mais la gravité fait que tu touches le sol en moins d'une seconde étant donné que tu te trouves à moins de 9 mètres 78 centimètres de hauteur. Bien, chers bambins, comment pourriez-vous voler dans ces conditions déplorables ? Pour commencer, il serait nécessaire de pouvoir faire six tours groupés ou quatre tendus et cela serait possible si la vitesse montait jusqu'à 120 km/h, le poids atteindrait alors 600 kg, que devraient supporter tes mains, sans que tu lâches avant le bon moment ! Même comme cela, en atteignant plus de 9 mètres de hauteur au-dessus du sol, tu tomberais ensuite comme un piano. Si dans le deuxième tour, tu imprimais une grande quantité de vrilles, une décomposition de forces se produirait, semblable à celle d'un gyroscope, dont la force centrifuge pourrait égaler G . Mais elles devraient être faites à une telle vitesse que tu perdrais même tes habits, en plus de te rompre tous les os. Bien sûr, l'élasticité de la barre pourrait favoriser la sortie, mais tu serais au sol de toutes façons en moins d'une seconde. Pour comble, personne n'a jamais effectué en sortie plus de deux tours tendus avec vrille. C'est pour cela que personne ne dépassera une seconde avant de tomber. C'est ainsi que les rêves qui obsèdent les grands de la gymnastique doivent pour l'instant être réservés à l'oreiller sur lequel vos grosses têtes animales se reposent. Otez-vous donc de la tête le mythe de dépasser l'instant limite de suspension. J'ai dit !

Ils me regardèrent avec haine. La même haine que j'ai vue dans les yeux des physiciens quand on leur jette à la figure que la vitesse limite est de 299.792 km/s. Tous savent qu'il en est ainsi et c'est d'ailleurs ainsi qu'ils l'expliquent eux-mêmes. Mais de quel droit quelqu'un vient-il insister sur ce point ? Certainement, une voix intérieure leur dit qu'un jour ces limites seront brisées. Les physiciens, à la différence des gymnastes ne s'autorisent pas à écouter leur désir, à moins que dans un moment d'inattention, ils tendent la main et avalent la brillante pomme de Newton ou les pommes célestes de Römer (s'il s'agit de gravitation ou de vitesse de la lumière).

Un instant après l'anecdote, je pris un dynamomètre digital que j'avais construit et plaçai ses deux terminaux sur les appuis centraux de la barre. Ensuite, je leur demandai d'observer avec attention dans le viseur, l'augmentation du poids en fonction de la vitesse. Je sautai sur la barre, montai en verticale en même temps que j'exigeai la lecture à haute voix et je commençai à tourner en grands tours.

Le chœur certifiait: -- 280... 290... 150... 90... 50...

Je sautai alors le fameux double saut périlleux en vrille et tombai sur la pointe des pieds sur le tapis. Selon l'appareil, le poids avait commencé à diminuer à mesure que la rotation s'accélérait, ce qui était absurde. Comme personne ne posa aucune question, il fut évident qu'ils avaient pensé à un défaut dans les indications du dynamomètre. C'est ainsi qu'ils se contentèrent de prendre note de la correction de l'exercice, ce sur quoi se termina l'exposé théorique-pratique.

Cette étrange vibration

Pendant longtemps, je me dédiai à transformer mon corps en une espèce d'image sonore, de telle manière qu'en oscillant depuis l'intérieur, chaque cellule transmette cette vibration, en premier lieu à la barre, ensuite aux fixations, de là au sol et finalement aux murs et à la masse de l'air du gymnase. Il s'agissait de l'âme de la musique, traduite en la plus belle expression de l'élégance corporelle. Mon corps jouerait le rôle d'instrument, comme une guitare qui vibre, émue par la pulsation d'une corde et qui transmet sa voix en résonance avec d'autres objets et avec l'ouïe humaine. De ce fait, en transmettant la vibration aux corps environnants, la source émettrice serait rétro-propulsée.

On arriva ainsi à aujourd'hui, jour où les Olympiades devaient se transformer en un événement artistique. Je ne raconterai pas ce qui arriva pendant la journée durant laquelle j'obtins le score maximum dans tous les agrès. Je relaterai la partie finale qui, à mon goût, fut la meilleure.

Face au silence du public, l'expectative des juges et des gymnastes, l'attention de millions de téléspectateurs, je marchai lentement jusqu'à la barre. J'écrasai un morceau de résine pour que mes chaussons ne glissent pas sur le sol en quittant le tapis ; je frottai mes mains dans la poudre de magnésie pour annihiler toute possible transpiration ; je marquai la figure d'entrée sous la barre et, en inspirant, je m'y accrochai. En quelques secondes, je développai divers exercices pour arriver à la fin de la série. Depuis la verticale, je commençai le grand tour. Aux premiers 90° du tour, j'étais déjà sur la fréquence ; à 180°, les ondulations commencèrent depuis l'intérieur se répandant à toute la masse musculaire ; à 270°, la barre commença à vibrer en suivant ma représentation interne ; à 360°, je me retrouvai à nouveau à la verticale et une onde se répandit vers les fixations et le sol du gymnase. J'amorçai le second tour à une vitesse démesurée, inversant les mécanismes mentaux qui indiquèrent: "*egufirt nec ecrof am rap elunna'j euq ellec te etpmoc iuq étivarg*

al euq te exa nom tse errab al euq énnod tnaté ,(l nis 88170500,0 + 75520199,0) 2ip = g edutital al ed sunis ud érrac ua tmemellennoitroporp erret al ed sac el snad ,uep etropmi'm elôp el srev ruetauqé'l ed etnemgua iuq noitarélécca'l ed noitalsnart aL. 2 - (R/a + 1) g = (R/a + 1) /1 g = 'g ù'o'd , ²(a + R) : ²R : g : 'g ,eunimid sdiop el euq tnadnep etnemgua essetiv al ,elucer egami nom euq tandnep echnava sproc nom, sérged 09 À".

Mais déjà à 180°, j'introduisis la symphonie que j'avais choisie pour l'occasion, sachant qu'elle serait facilement reconnaissable par le public... "Une concession, pensai-je, mais c'est bien que nous passions tous un bon moment." A ce moment-là, tout en faisant mes calculs, j'avais déjà écouté rapidement le troisième mouvement de la symphonie et j'arrivais au quatrième en laissant derrière le baryton et les quatre voix. La barre ondula. Les fixations, le sol et les murs commencèrent à amplifier l'émission. C'est ainsi que je remplaçai les voix humaines par des cuivres à vent après le grand chaudron de la partition mentale. Et, mettant tout en Fa Majeur, la *Chorale* de Beethoven explosa en sons lumineux, dans lesquels on ne reconnaissait ni les chœurs, ni les cuivres conventionnels... Toute l'atmosphère était inondée de musique ; le public sauta des sièges comme propulsé par des ressorts ; les papiers des juges s'envolèrent et plusieurs gymnastes partirent en arrière, tombant les fesses sur les tapis, les parquets et les récipients de magnésie. Je passai une seconde fois par 360°, pendant que je jubilais sur l'ode ridicule de Schiller, que Beethoven avait mise en musique, "*Au Chérubin est donnée la contemplation de la Divinité ! Au misérable ver de terre est concédée la volupté*". Dans l'original, c'était mis dans un autre ordre : "*Wollust war dem Wurm gegeben und der Cherub steht vor Gott!*" Les beaux chérubins roulaient par terre comme de misérables petits vers de terre, les fesses poudrées de magnésie...

Finalement, aux 270° du deuxième tour, j'exécutai la sortie et, tournant comme une toupie en vrilles rapides, je montai en saut périlleux tendu, et ainsi trois fois de suite, jusqu'à arriver au point mort à plus de dix mètres au-dessus du sol. Alors, je commençai à descendre comme ces fusées qui alunissent doucement. Au bout de cinq longues secondes, je me posai sur le tapis sur la pointe des pieds, et terminai la figure. Profitant de la confusion générale, je m'éclipsai rapidement alors que quelqu'un vociférait : « Baissez la musique ! Vous avez perturbé une figure extraordinaire avec ces haut-parleurs de grande puissance !... Irresponsaaaables ! »

Je me trouve maintenant dans cette pièce, finissant d'écrire avec la main droite tandis que j'essaie de traverser le bois du bureau avec l'index de la main gauche. Et je me demande : Devrais-je accepter la loi d'impénétrabilité parce que la perception me démontre qu'un corps ne peut se trouver à l'endroit occupé par un autre ?

La chasseresse

Le radiotélescope du mont Tlapán.

La directrice de l'observatoire, Shoko Satiru, termina son travail de la journée. À ce moment, l'horloge sonna doucement. Il était 21 heures. Elle quitta sa blouse et se souvint de l'arrivée de Pedro. Cela faisait deux ans qu'elle répétait la cérémonie des mardis : une fois le réglage du télescope fini, elle sortait de sa peau jaune brillante, arrangeait ses cheveux et comparait ses traits asiatiques avec ceux de la photo qu'elle avait placée à l'angle du miroir. Elle admirait à chaque fois ce visage aztèque semblable au sien. L'image de La Chasseresse, comme l'avaient appelée les archéologues, avait été sculptée dans une pierre dure sept cents ans auparavant. La figure, de profil, tenait dans une main un objet rectangulaire d'où sortait une tige très fine, que les savants avaient identifiée comme étant une pointe de chasse. Pour le reste, personne ne donnait d'explications valables concernant l'étrange vêtement, ni à propos de la coiffure, qui pouvait être l'ancienne coiffe à plumes aztèque, mais semblait être, pour l'œil ingénu, la simple ondulation de cheveux soulevés par le vent. C'est sur le site archéologique qu'elle fit la connaissance de Pedro. Celui-ci, en lui offrant une photo de la Chasseresse, avait murmuré très lentement : "À présent, je sais qui tu es" ; et cette phrase avait entamé une relation exaltante.

Shoko se préparait une fois encore pour aller au village, accompagnée. Dans un instant, elle entendrait le roulement de la voiture sur le gravier, caracolant sur la dernière côte qui aboutissait sur l'esplanade de l'observatoire. Pedro se présenterait à l'entrée et le personnel de gardiennage le repèrerait par la caméra de surveillance ; ils dialogueraient brièvement et, peu de temps après, se rejoindraient en bas, par une chaude nuit étoilée.

Mais cette fois-ci le rituel du mardi s'était brisé. Pedro, sans se présenter devant la caméra, monta jusqu'à la coupole. Les battants métalliques coulissèrent et il entra rapidement.

- Shoko, tu dois le réparer. Si on l'envoie en ville, ils vont nous demander plusieurs jours pour le remettre en état de marche. Tu as ici tous les outils du monde et tu sais le faire. Sans la télécommande, nous devons ouvrir et fermer le portail du site à la main. « Bien sûr », répondit-elle, « bien sûr. » Alors, ayant baissé le son des moniteurs, elle prit la télécommande et la porta jusqu'à une table de travail. Instinctivement, elle décrocha la blouse jaune et l'enfila en une seconde ; elle dénoua ses cheveux et manipula les instruments.

- Un court-circuit l'a mise *out*, marmonna-t-elle indistinctement. Dans le balayage de l'oscilloscope, elle vit le défaut. Tandis qu'elle changeait le transistor endommagé, la fantaisie de Pedro volait entre lèvres et halètements, entre peau et ardente profondeur des corps retrouvés...

« - Nous devons réajuster la fréquence d'émission pour qu'elle fonctionne sur quatre mètres, quatre centimètres, cinq millimètres. » Elle travaillait avec le fanatisme d'une brillante ingénieure en télécommunications, que la Company de son lointain Japon appréciait tant. « Tu te rends compte ! Pas un seul circuit intégré. Ce jouet primitif à transistors agit à quelques pas de distance alors qu'avec les radiotélescopes, nous recevons des signaux émis depuis des milliers d'années-lumière... Quatre mètres, quatre centimètres, cinq millimètres, un peu plus de 168 mégahertz. Ça y est !

Déployant l'antenne de la télécommande, elle appuya sur le bouton de contact. Immédiatement, les lumières du laboratoire se mirent à clignoter ; on sentit un coup sourd dans les moteurs de la coupole et les antennes paraboliques du radiotélescope se mirent à tourner, cherchant un lointain message qui, depuis les étoiles, arriverait jusque-là. Alors que la luminosité générale diminuait, les écrans se mirent à grésiller. Peut-être à cause de ces effets contrastés, Pedro eut la sensation de perdre Shoko au travers d'un tunnel stroboscopique ; elle s'éloignait, la télécommande à la main, emportée par un vent bleu électrique. Mais à ce même instant, les vingt écrans se stabilisèrent et affichèrent le profil de la Chasseresse.

Rapidement, la coupole fut envahie par une foule de gens qui restèrent tout d'abord stupéfaits devant les écrans. Puis le personnel essaya d'actionner les commandes de contrôle du radiotélescope, mais la baisse d'énergie le maintenait bloqué. Les téléphones se mirent à sonner et, depuis différents observatoires, on leur assura que l'émission de la figure humaine était partie d'ici même, du radiotélescope du mont Tlapán. En fait, divers points d'observation répartis dans le monde étaient connectés pour qu'à chaque endroit, on puisse recevoir simultanément les images détectées par les autres membres du réseau. Ainsi, malgré la baisse de tension, le mont Tlapán continuait d'émettre vers ses pairs. La difficulté consistait à déterminer depuis quel point il avait reçu l'image de la Chasseresse. Huit minutes après le début de la perturbation, le niveau du courant électrique se rétablit et, avec le retour à la normale, la figure se dissipa. Les traits stellaires des différents radiotélescopes s'affichèrent de nouveau sur les vingt moniteurs.

Shoko ôta sa combinaison. Elle descendit rapidement jusqu'à l'esplanade, suivie de Pedro. La voiture démarra, tandis qu'elle serrait nerveusement la télécommande et la photo qu'elle avait récupérées dans la coupole. Et, au cœur de la nuit chaude et étoilée, le véhicule commença à descendre vers les lointaines lumières du village.

La mémoire fragile

C'est seulement en entrant dans la grande bâtisse qu'ils entamèrent le dialogue.

« - J'ai vu une séquence de décharges lumineuses, semblables à celles générées par les stroboscopes des boîtes de nuit ; là, ceux qui dansent semblent bouger par à-coups. Mais dans ce cas, c'était ta silhouette qui semblait s'éloigner rapidement au rythme des scintillements bleutés.

- Qu'est-ce que tu dis, Pedro ? Tu es en train de parler d'une fréquence proche des 16 cycles par seconde. Il n'est pas possible que cette intermittence soit sortie des écrans.
- Peut-être, mais ce qui est certain, c'est que j'ai eu en même temps la sensation d'être propulsé en direction opposée par une sorte de vent et je sentais une forte odeur d'ozone.

- Tu n'es pas précis, je ne comprends rien à ce que tu dis ! » , cria Shoko au bord de l'hystérie. Alors Pedro l'enlaça tendrement et doucement il expliqua :

« - Tu te déplaçais à travers un long tunnel en direction opposée à moi. Cela n'a pas duré plus de deux ou trois secondes, mais quand tu es revenue et que je t'ai vue avec la télécommande à la main, cela m'a confirmé que tu étais La Chasseresse. A présent, ce n'est plus une phrase comme au début... Durant deux ans, nous n'avons pas parlé de ce qui, aujourd'hui, nous a sauté aux yeux. »

Elle sanglota, mais se reprenant immédiatement, interrompit Pedro.

« - Reprenons depuis le début. Je sais qu'il s'est passé quelque chose, mais je n'ai pas de références pour savoir le temps qui s'est écoulé. J'ai du subir un phénomène semblable au rêve duquel on sort en ne se souvenant de rien. Pour moi, il y a eu

suspension temporelle, pour toi, ce furent quelques secondes d'expériences sans interruption. Ensuite, l'image est restée figée pendant huit minutes. »

Pedro suggéra de tout mettre par écrit pour l'examiner le lendemain, ce qu'ils firent. Peu après, épuisés, ils tombèrent sur le lit, emportant avec eux un mélange de perplexité et de désolation. Peu après, lui dormait profondément.

Shoko, elle, se débattait dans une léthargie contradictoire. Au sommet du mont Tlapán, l'observatoire n'était plus là, mais en face d'elle se tenait un homme éblouissant vêtu à l'ancienne mode aztèque. Celui-ci, tel un sculpteur lumineux, modela instantanément ses traits sur un bloc de pierre. Les vêtements, la télécommande et les cheveux au vent furent capturés dans la roche, mais là, l'image bougeait comme si elle était vivante. Alors, il expliqua sans mots quelque chose se référant à l'équilibre de la terre ; celui-ci devait être rétabli par l'action d'un appareil qu'il laisserait dans un certain endroit durant des siècles. Elle, involontairement, devrait accélérer ce processus, mettant en danger toute l'œuvre. Il fallait retourner une partie de l'énergie excédentaire en la contractant jusqu'à ce qu'elle se transforme en matière. Ce processus la ramènerait au point de départ du travail, et tout ce qui était lié à l'instant de l'accident devrait suivre le même destin. C'était une façon de réordonner les choses sans provoquer une chaîne d'événements susceptible d'affecter de plus grands systèmes. Shoko crut comprendre que sa mémoire du temps profond resterait également enchaînée aux siècles précédant sa propre naissance par un fait qui se produirait dans le futur. Mais l'être radieux ouvrit largement les mains et elle fut expulsée de nouveau vers son monde.

Ils sautèrent du lit alors que le sol ondulait et que les meubles craquaient. La terre tremblait. Ils arrivèrent dans le grand patio presque à la fin du tremblement de terre. C'était l'aube, et la brise s'agitait en direction de Tlapán.

Le calendrier aztèque

Vers l'an 1 300, la zone de Tlapán fut un lieu important de l'empire aztèque. On y avait conservé le livre peint qui racontait l'histoire de ceux qui arrivèrent et formèrent le peuple d'origine, de leur long voyage à travers l'obscurité. Le Dieu Quetzalcóatl était descendu sur un des monts de la région et, de là, voyageait en différentes parties de la terre. C'est aussi là qu'il dispensa pendant quelque temps un enseignement sur tout ce qui est. Mais un matin, d'autres dieux, montés sur un énorme serpent à plumes, vinrent le chercher. Avant de partir avec eux, il laissa comme cadeau le vaisseau volant avec lequel il était descendu, mais il le cacha en un lieu connu seulement de quelques sages. Leurs descendants sauraient que faire au moment opportun, car ses instructions avaient été gravées sur un disque de pierre. Mais si quelqu'un commettait une erreur, le vaisseau volerait de nouveau à la rencontre de son maître. Ainsi, Quetzalcóatl et les dieux s'éloignèrent des mortels en volant vers la lueur de l'aube. Un siècle plus tard, Moctezuma II arriva à Tlapán et convoqua les sages pour qu'ils lui dévoilent le secret de Quetzalcóatl, car cette histoire gênante circulait dans tout l'empire. Alors, les astucieux sujets expliquèrent que l'on avait exagéré la signification du disque de pierre. En réalité, il s'agissait d'un calendrier autant utile à la prédiction des cycles astronomiques qu'à la détermination des moments propices pour les semailles et récoltes. Avec l'approbation de l'empereur, Tlapán fut confirmé comme le meilleur point d'observation des destinées et des astres. Quoi qu'il en soit, la région fut abandonnée par la suite à cause de l'arrivée de l'homme blanc.

Mais la vérité climatique et géographique, déformée par la légende, fut rétablie des siècles plus tard, quand on installa sur un sommet de la région, connue comme le "mont Tlapán", un des radiotélescopes du réseau mondial. Par ailleurs, la région fut déclarée d'intérêt historique et, en particulier, le site archéologique qui se trouvait à proximité de l'observatoire. De sorte que le personnel des deux lieux se croisait sur le chemin, se retrouvait dans un village ennuyeux et se racontait des histoires d'étoiles et de royaumes fabuleux. Rien d'étonnant donc, à ce que se rencontrent sur le site, le chef des archéologues et une touriste japonaise qui, travaillant près de là, voulut connaître l'histoire du lieu.

Roche et temps

En sortant de la grande bâtisse, ils se dirigèrent vers les sommets. Ils firent un premier arrêt sur le site. Il était tôt et les équipes de travail n'étaient pas encore arrivées, mais les surveillants sortirent les accueillir avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

- Don Pedrito, cette nuit, il y a eu un tremblement de terre très fort suivi d'un vent violent. Nous n'avons pas voulu entrer dans les fouilles, mais il est probable que des choses soient tombées à l'intérieur.
- Ne t'inquiète pas, Juan, nous allons aller vérifier.

Sur un côté s'élevait la pyramide en escalier au sommet tronqué. Ils montèrent les degrés et se retrouvèrent sur la terrasse, face à la grande porte qui protégeait l'entrée. Pedro sortit l'antenne de la télécommande et lorsqu'il pressa le bouton, le moteur obéit et déplaça le lourd battant métallique. Alors, il donna une tape douce sur l'épaule de Shoko : « Bravo à toi ! »

En entrant dans l'enceinte, Pedro alluma les lumières. L'espace était bondé de tréteaux, de tables, d'armoires et d'étagères croulant de matériel archéologique. Dans un recoin obscur, une plaque montrait la Chasseresse, grandeur nature. Les derniers arrivés restèrent figés un moment à contempler la figure. D'une voix très calme, Shoko demanda à quel endroit elle avait été trouvée. Pedro répondit par une histoire qui commençait sur le mont Tlapán, quand on fit les excavations pour faire les fondations de l'observatoire. La pierre avait été descendue ensuite sur le site et érigée de nouveau à l'endroit actuel.

Un nouveau tremblement de terre couvrit la voix de Pedro. Le bruit des vases en céramique s'entrechoquant, le grincement des murs pavés et les vibrations de la porte métallique se mêlaient au balancement des lampes suspendues à de longs câbles. À ce moment-là, hésitant entre la paralysie et la fuite, ils virent que l'image de La Chasseresse bougeait, elle semblait s'étirer, tandis qu'une douce phosphorescence baignait toute la plaque. Il leur sembla alors que le bas-relief avait perdu quelque chose de son impeccable netteté, comme si, tout à coup, l'action du temps s'était mise en marche. Shoko sentit que quelque chose de profond commençait à fonctionner dans sa mémoire.

Entre-temps, l'équipe des travailleurs était arrivée dans un vacarme habituel. Un peu plus tard, déjà en bas de la pyramide, Pedro donna des instructions pour renforcer la protection des matériels en prévision d'un éventuel tremblement de terre.

Ils abandonnèrent le site et se dirigèrent vers le mont. Sur le trajet, il leur sembla évident que le vent devenait plus intense, soufflant jusqu'à Tlapán de toutes les directions. En peu de temps, ils arrivèrent sur l'esplanade de l'observatoire. Shoko descendit avec hâte et Pedro resta dans le véhicule en attendant patiemment. Finalement, elle sortit de

l'observatoire, entra dans la voiture, soupira, et se renversant sur le siège, raconta que les choses se compliquaient de plus en plus, qu'à présent, après le moindre petit séisme, les circuits se surchargeaient. Le vent ne cessait de souffler depuis la nuit précédente et créait un nuage de poussière en suspension, qui produisait de faux traits radio-stellaires. Elle-même avait dû changer deux stabilisateurs de tension et devait retourner au village pour demander des pièces de rechange. Elle ne voulait pas y aller en hélicoptère, si bien qu'elle irait avec sa voiture ou avec l'une des camionnettes du complexe. Ils s'embrassèrent en se promettant de se retrouver le soir à la bâtisse.

La faute à la Sierra Madre

« Rapport de la commission d'enquête de l'incident intitulé : « Retransmission par écho ». Chargés d'observation sur le terrain, Dr M. Pri et Prof. A. Gort. »

« Le 15 mars 1990, à 21h12, le complexe astronomique du mont Tlapán cessa de retransmettre les signaux radio-astronomiques. Sur le réseau, qui à cette heure-là comprenait les stations de Costa Rica, Sidney, Sining et Osaka, on détecta une émission vidéo provenant de l'observatoire en question. On observa durant 8 minutes une figure humaine fixe, à la place des éclats stellaires habituels. Lors de l'enquête, les techniciens signalèrent que le système automatique de poursuite s'était focalisé accidentellement sur NGC-132, recevant des signaux d'une source radio située à 352 années-lumière. Le Dr Shoko Satiru déclara que les 17 membres du personnel sous ses ordres s'accordèrent sur le fait qu'il y avait eu une baisse de tension durant huit minutes, suite à quoi le système s'était rétabli. Selon ce qui précède, le mont Tlapán aurait dû être silencieux sur tout le réseau. Cependant, l'émission d'une image vidéo depuis ce point nous amène à considérer la possibilité qu'un écho télévisé commercial ait interféré avec Tlapán, remplaçant alors le signal de la source stellaire par sa propre émission. Des phénomènes de ce type ont été enregistrés antérieurement et sont attribués à des rebonds télévisés sur les contreforts de la Sierra Madre du Sud.

N'ayant pas d'autres éléments à ajouter, nous vous prions d'agréer l'expression de nos salutations distinguées.

M. Pri et A. Gort.
Mexico D.F. 20 mars 1990

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le phénomène de l'observatoire. Les tremblements de terre se succédaient avec une fréquence et une intensité plus grandes. Au début, les sismologues de la ville de Mexico en attribuèrent comme toujours la responsabilité à la Sierra Madre. On avait repéré une faille ; à cause d'elle, le glissement des plaques tectoniques produisait régulièrement des cataclysmes importants. Par la suite, les choses avaient changé. Une vaste zone de Tlapán était entourée par des compteurs et des sismographes. L'armée avait formé un cordon pour éviter que les curieux venus de toutes parts s'approchent des endroits dangereux. A présent, on avait la certitude qu'on enregistrerait une activité volcanique souterraine et que si les choses continuaient ainsi, il y aurait une explosion. Les graphiques montraient une courbe qui serait exponentielle très prochainement. Au début, les séismes se répétaient toutes les 12 heures, puis toutes les huit heures et ainsi de suite. L'observatoire et le site furent évacués. On voyait seulement, aux jumelles, des cameramen qui, furtivement, prenaient plus de risques que la moyenne.

A la tombée de la nuit, Shoko et Pedro montrèrent leur laissez-passer et après maintes tergiversations, on les autorisa à franchir le cordon pour se rapprocher des monts. A

quelques kilomètres de Tlapán, ils sortirent du chemin et stationnèrent dans le lit d'une rivière asséchée, cherchant à se protéger du vent qui devenait parfois ouragan.

Retour aux cieux

Vers minuit, le vent et les secousses de la terre avaient cessé. Pedro essaya de mettre en marche le moteur de la voiture, mais celui-ci ne répondit pas. La nuit, chaude et belle, les incita à remonter jusqu'au chemin. L'éclat de la lune et des étoiles suffisait pour voir sans difficulté. Ils s'arrêtèrent alors brusquement. Les câbles de haute tension, qui apportaient l'énergie dans toute la zone, bourdonnaient sourdement tandis qu'ils dégageaient une clarté bleutée sur tout leur parcours. Et en face d'eux, le mont Tlapán montrait sa silhouette baignée de reflets. Si on s'était trouvé au nord du monde, on aurait pu affirmer que l'aurore boréale, tombant à la verticale, dansait, changeant de couleur continuellement.

Prudemment, ils s'assirent sur des pierres pour contempler le spectacle et ils remarquèrent rapidement que les lumières du village oscillaient en suivant le rythme des lueurs de Tlapán. Quand l'éclat de celui-ci augmenta, le village resta définitivement dans l'obscurité.

Alors, ils révisèrent leurs idées confuses. La télécommande avait produit une harmonique qui avait activé les moteurs du radiotélescope. Celui-ci, balayant les sources radio, s'arrêta exactement sur NGC-132, distant de 352 années-lumière, captant des images produites 704 ans auparavant, en ce même lieu. Le point entra en résonance avec lui-même, jusqu'à ce que la rotation terrestre ait déplacé la parallaxe du faisceau lumineux de huit minutes. Mais pour cela, il eût été nécessaire d'avoir été effectivement là 704 ans auparavant. Ce dernier point n'était pas pensable. Mais il aurait pu aussi arriver que la télécommande ait activé un gigantesque amplificateur d'énergie situé dans l'observatoire ou proche de lui. Dans ce cas, il pourrait avoir élevé les micro-volts des décharges cérébrales à une fréquence de 16 cycles par seconde, selon les effets stroboscopiques observés. C'est-à-dire que l'amplificateur aurait la capacité de projeter les images avec lesquelles travaillait un système nerveux à proximité, par exemple, celui qui pensait à la photo de la Chasseresse à ce moment-là. De telles images amplifiées pourraient avoir interféré avec le radiotélescope. Nous savons qu'un tel amplificateur s'est activé, provoquant une absorption ionique qui a fini par déplacer des masses d'air en rafales de vent. De plus, la perturbation électrique que provoque son absorption a rompu la résistance ohmique entre les plaques géologiques, les exposant à une plus grande conductivité et provoquant des déplacements entre elles ; de là, les tremblements de terre. L'amplificateur a donc été mis en marche ; mais il est impossible qu'il existe. Le saut dans le passé est également impossible et, de plus, inimaginable en tant qu'hypothèse. Tout est contradictoire, du début à la fin.

Tlapán augmentait sa luminosité à mesure que l'aube approchait et, quand la planète Vénus apparut à l'horizon, on commença à entendre un mugissement qui s'accrut jusqu'à devenir insupportable. Les pylônes à haute tension oscillèrent et beaucoup furent arrachés de leur base. Pedro et Shoko se plaquèrent contre le sol, tandis qu'ils commençaient à sentir un fort tremblement de terre. De Tlapán émanaient des éclairs chaque fois plus intenses, jusqu'à ce que, tout d'un coup, son sommet s'envolât, comme s'il avait été dynamité... L'observatoire avait disparu et soudain le mont se fendit en deux comme une coquille d'œuf. D'énormes blocs tombèrent aux alentours ; puis le silence s'installa.

Une gigantesque masse métallique commença à s'élever lentement depuis ce qui avait été le mont. Resplendissante, aux couleurs changeantes, elle s'éleva toujours plus haut, jusqu'à apparaître comme un disque énorme. Puis elle commença à se déplacer vers les observateurs terrorisés. Pendant un moment, elle resta au-dessus d'eux et ils virent sur le vaisseau le symbole de Quetzalcóatl. Finalement, le disque partit brutalement, s'éloignant en direction de la lumière de l'aube. Alors, la mémoire profonde de Shoko fut libérée et elle comprit que La Chasseresse s'était dégagée pour toujours de son enfermement dans la pierre.

Le jour du lion ailé

À Danny

Les équipements et logiciels de réalité virtuelle se vendaient bien. Les étudiants en histoire et en sciences naturelles furent les acheteurs qui en profitèrent le plus. Mais la demande du grand public augmentait car celui-ci préférait sa dose de divertissement à de grandes excursions aux pyramides égyptiennes ou dans la flore et la faune amazonienne. Il était possible de faire des voyages en solitaire, en groupe ou guidés ; cependant, beaucoup préféraient disposer d'un sélecteur d'options, qui apparaissait en bougeant simplement un doigt. Il y avait un riche catalogue. On était passé des adaptations d'anciens films, dans lesquels les protagonistes étaient les utilisateurs eux-mêmes, à la transposition de jeux vidéo qui rendaient possible le combat dans l'espace ou des aventures avec les vedettes de l'époque. C'était comme participer dans une bande dessinée ou dans un dessin animé, foisonnant de stimuli si réels que les infarctus furent nombreux, quand certains fanatiques de la terreur utilisèrent des programmes déconseillés par le Comité de Défense du Système Nerveux Fragilisé. Les ordinateurs autorisaient les programmes les plus absurdes et dans cette atmosphère apparurent des pirates qui introduisirent des virus virtuels provoquant des dédoublements de personnalité et des accidents psychosomatiques. C'était si simple de se mettre un casque et des gants, de mettre en marche l'ordinateur et de choisir un programme, que les enfants le faisaient quotidiennement pendant les heures consacrées aux voyages.

Une section du Comité de Défense du Système Nerveux Fragilisé

Dans le service, tout le monde utilisait des noms de guerre. C'était une pratique aseptique. Alpa organisait le planning et supervisait le Projet, coordonnant les activités entre les membres d'une équipe qui s'était formée au fil des années. Elle avait été recrutée dans les Alpes, à cause de sa curieuse façon d'entraîner des skieurs haut niveau. Alors que d'autres professeurs insistaient sur l'effort physique soutenu, elle réunissait ses élèves dans une salle dans laquelle elle projetait encore et encore les images du slalom géant ou du grand tremplin. Après avoir présenté le décor et le parcours de chaque porte, elle plongeait la salle dans l'obscurité et demandait que les participants imaginent à plusieurs reprises chaque mouvement et chaque déplacement dans la neige. Parfois, elle accompagnait cette pratique d'une douce musique qui par la suite, durant les heures de sommeil, inondait le refuge. Et il était arrivé que certains qui n'étaient jamais sortis sur les pistes avant la compétition, se soient déplacés ce jour-là comme s'ils avaient vécu à cet endroit.

Ténétor III entendit parler d'Alpa lors d'un commentaire effectué dans une vidéo spécialisée sur les sports d'hiver. Intrigué par son cas, il se rendit à Sils Maria et là-bas, il prit contact avec elle.

Séguidor était le dernier membre incorporé, chargé du personnel de technologie avancée. Avec Huron et Faro, ils formaient un groupe qui ne pouvait se rassembler que grâce à l'attention de l'ineffable Jalina, particulièrement douée pour la création de relations humaines douces. Sans aucun doute Ténétor III, en qualité de spécialiste en communication, était le nerf d'une activité dans laquelle Alpa définissait chaque cas, en mettant en avant l'accomplissement d'objectifs et de chronogrammes. L'équipe s'était formée en tant que section du Comité de Défense du Système Nerveux Fragilisé et, comme Ténétor était précisément le Directeur de cette institution, le groupe put agir sans difficultés.

Le Projet

À la fin du XXème siècle, certains scientifiques, dirigés par un obscur fonctionnaire de l'UNESCO, étaient arrivés à la conclusion que dans quelques décennies, 85% de la population mondiale serait analphabète fonctionnel. Ils calculèrent que l'analphabétisme primaire serait éradiqué dans peu de temps, tandis que de grandes masses humaines écarteraient progressivement les livres, les revues et les journaux en faveur de la télévision, des vidéos, des ordinateurs et des projections holographiques. En soi, cela ne présentait pas un grand inconvénient, étant donné que l'information continuerait de circuler en plus grande quantité et à une vitesse croissante jamais connue à aucune autre époque. Mais l'augmentation de données déstructurées aurait non seulement un impact sur les individus isolés, mais finirait en plus par influencer tous les schémas du système social. Du point de vue de la spécialisation, les perspectives étaient intéressantes, étant donné que l'on utilisait un travail analytique et séquentiel suivant le schéma des ordinateurs. Cependant, l'inaptitude à établir des relations globales cohérentes se ferait sentir.

A cette époque-là, la méfiance vis-à-vis de la synthèse de la pensée avait tellement augmentée, que n'importe quelle conversation sur des généralités, maintenue au-delà de trois minutes, était qualifiée péjorativement « d'idéologique ». En réalité, toute tentative pour appréhender des globalités aboutissait difficilement. Seule l'attention sur des thèmes spécifiques pouvait être maintenue et cette habitude se renforçait aussi bien dans les instituts d'enseignement que dans le travail quotidien. Les historiens étudiaient les alliages métalliques des anneaux étrusques pour expliquer le fonctionnement de cette société, et les anthropologues, psychologues et philosophes pratiquaient l'analyse grammaticale pour les ordinateurs. L'*externalité* et le formalisme ponctuel du penser et du sentir étaient tels que les citoyens s'attachaient à un détail de leur habillement pour se sentir différents et originaux Tandis que la médecine et les divertissements se développaient, tout le reste était devenu secondaire ; aussi secondaire que le destin de ces peuples et de ces communautés qui dégénéraient, parce qu'ils ne s'adaptaient pas au nouvel ordre mondial ; aussi secondaire que les vies des nouvelles générations qui se saignaient à mort dans une compétition vile pour briller de façon provisoire. Par ailleurs, cela faisait des décennies que l'on avait stérilisé la capacité de formuler des théories scientifiques générales et tout s'était réduit à l'application de technologies, qui, dans un désordre complet, partait dans toutes les directions.

Le fonctionnaire de l'UNESCO présenta alors un rapport et demanda de l'aide pour étudier cette pathologie sociale et ses tendances à moyen terme. On lui débloqua immédiatement un important budget pour la recherche, peut-être parce que les décideurs crurent comprendre que cet effort pourrait servir au perfectionnement de techniques d'efficacité. Grâce à ce malentendu, on put travailler durant des années. Finalement, le Comité fut constitué comme organisme para-culturel, habilité à diffuser et à donner des recommandations aux pays qui, à travers les Nations Unies, soutenaient l'UNESCO.

Des décennies plus tard, l'UNESCO ayant disparu, le Comité continua de fonctionner sans trop savoir par qui il était soutenu. Quoi qu'il en soit, il était reconnu comme une institution de bien public, mondialement soutenue par des particuliers de bonne volonté. Le Comité produisit des rapports annuels dont personne ne tint compte sérieusement. Mais au-delà de ces activités, il dirigea ses recherches vers le développement d'un modèle de comportement humain libéré des difficultés que l'on voyait augmenter chaque jour. A ce moment-là, le Comité était conscient qu'un type d'éducation et d'informations

déstructurées était déjà en train de bloquer certaines zones cérébrales, provoquant les premiers symptômes d'une épidémie psychique qui serait incontrôlable. Le "Projet", comme l'appelèrent ses géniteurs, devait considérer la possibilité de produire un "antidote" capable de débloquer l'activité mentale. Mais à cette époque-là, on ne savait pas encore s'il fallait développer des procédés d'entraînements physiologiques, s'il s'agissait de synthétiser des substances chimiques bénéfiques ou s'il fallait s'investir dans la conception d'appareils électroniques qui permettraient d'atteindre l'objectif. Cependant, il ne faisait aucun doute que des millions d'êtres se fermaient peu à peu aux activités collectives. Ces êtres, chaque fois plus spécialisés et chaque fois moins capables de raisonner sur leur propre vie, finiraient par disloquer toute la société qui, n'ayant plus aucun objectif, se débattrait dans le suicide, la névrose et le pessimisme croissants.

Cet obscur fonctionnaire, avant de mourir, prit le nom de Ténétor I, laissant le Projet entre les mains de ses plus proches collaborateurs.

L'argile du cosmos

Quand la superficie de ce monde commença à se refroidir, un précurseur arriva et choisit le modèle de processus qui devrait s'autogérer. Rien ne lui parut plus intéressant que de projeter une matrice de "n" possibilités évolutives divergentes. Alors, il créa les conditions de la vie. Avec le temps, les contours jaunâtres de l'atmosphère primitive virèrent au bleu et les boucliers protecteurs commencèrent à fonctionner à des niveaux acceptables.

Plus tard, le visiteur observa les comportements des diverses espèces. Certaines avancèrent vers les terres fermes et commencèrent à s'accommoder timidement à celles-ci, d'autres retournèrent à la mer. De nombreux avortons de milieux différents succombèrent ou poursuivirent leurs transformations déjà amorcées. Le hasard fut respecté jusqu'à ce que finalement se dresse une créature de dimensions animales moyennes, parfaitement capable d'apprendre, apte à transférer l'information et à emmagasiner la mémoire hors de son circuit immédiat.

Ce nouveau monstre avait suivi un des schémas évolutifs, adapté à la planète bleue : une paire de bras, une paire d'yeux, un cerveau divisé en deux hémisphères. En lui, tout était symétrique de façon élémentaire, aussi bien les pensées que les sentiments et les actions qui avaient été codifiés sur la base de son système chimique et nerveux. L'amplification de son horizon temporel et la formation des couches de registres de son espace interne prendraient encore quelque temps. Dans la situation où il se trouvait, il pouvait rarement différer les réponses ou reconnaître les différences entre la perception, le rêve et l'hallucination. Son attention était irrégulière et, bien entendu, il ne pouvait réfléchir à ses propres actes, faute d'être en mesure de capter la nature profonde des objets avec lesquels il était en relation. Sa propre action était vue en référence à des objets éloignés d'un point de vue tactile et tant qu'il continuerait de se considérer comme un simple reflet du monde externe, il ne pourrait ouvrir le passage à son intention profonde, capable de transformer son propre esprit. C'est en attrapant et en fuyant qu'il avait modelé ses premiers sentiments ; ceux-ci s'exprimaient par attirance et rejet, modifiant très lentement cette bipolarité maladroite et symétrique, ébauchée déjà chez les proto-espèces. Sa conduite était alors trop prévisible, mais viendrait le moment où, en s'auto-transformant, il produirait un saut vers l'indétermination et le hasard.

Ainsi, le visiteur espérait une nouvelle naissance de cette espèce en qui il avait reconnu la peur de la mort et le vertige de la furie destructrice. Il avait été témoin du vécu de ces êtres qui vibraient sous l'hallucination de l'amour, qui s'angoissaient face à la solitude du

vide de l'Univers, qui imaginaient leur futur, luttèrent pour déchiffrer les traces du commencement qui les avait vus naître. A un moment donné, cette espèce, faite de l'argile du cosmos, se mettrait en marche pour découvrir ses origines et le ferait en passant par des chemins imprévisibles.

L'espace virtuel pur

Ce jour-là, Ténétor III allait essayer le nouveau matériel fourni par Séguidor. Il se dirigea vers l'enceinte anéchoïde. Il vit, en entrant, le fauteuil d'essai, brillant au milieu de la pièce vide. Son vêtement ajusté, casque, gants et bottes courtes, il se sentait comme un ancien motocycliste vêtu d'aluminium. A un moment, il se coucha résolument mais il opta ensuite pour une autre posture dans laquelle l'engin se moula comme un siège moelleux, légèrement incliné vers l'arrière.

Maintenant, il allait voir en face la nature d'un nouveau phénomène, sans les projections des programmes artificiels. Dans tous les cas, son corps donnerait les impulsions et les signaux qui rempliraient un milieu sans interférence. Et, si tout fonctionnait bien, il verrait son espace mental traduit grâce à la technologie de la réalité virtuelle. C'était le point à partir duquel le Projet trouverait sa voie de réalisation.

Il baissa le viseur et se retrouva dans l'obscurité. En appuyant sur une touche du casque, il connecta le système et, graduellement, apparurent des contours lumineux qui encadrèrent la face interne du viseur. L'écran était placé à vingt centimètres de ses yeux. Tout-à-coup, son corps apparut suspendu à l'intérieur d'une enceinte sphérique réfléchissante. Son regard se déplaça dans différentes directions et il put le visualiser avec précision. L'effet produit ne lui parut pas de grand mérite, puisque ses nerfs oculaires transmettaient des signaux à l'interface reliée au processeur central. En déplaçant les yeux vers la droite, les images défilaient en sens inverse jusqu'à occuper le centre de vision ; en les déplaçant vers le haut, la projection descendait et il en était ainsi pour toutes les combinaisons possibles. Regardant la pointe de sa botte droite, d'un petit effort il ajusta sa vision pour percevoir les détails ; alors le zoom approcha l'objet, de plus en plus jusqu'à ce qu'il occupe tout l'écran. Ensuite, en accommodant différemment le cristallin, il revint en arrière jusqu'à se voir comme un minuscule point brillant au centre de l'espace réfléchissant. Le programme optique avait l'augmentation et la définition des meilleurs microscopes électroniques. Jusqu'à maintenant on n'avait pas besoin de la pénétration des télescopes les plus précis, étant donné que l'on ne pouvait rien voir du monde astronomique à l'intérieur de l'enceinte de projection constituée par le casque.

Aujourd'hui tout pourrait être amélioré si les détecteurs que Séguidor avait répartis sur toute la surface intérieure du vêtement sensible fonctionnaient bien. L'information devait apparaître sur l'écran à mesure que les impulsions nerveuses activeraient les différents points du corps. Il appuya sur la seconde touche située sur le casque et, immédiatement, une colonne alphanumérique commença à se déplacer dans la partie gauche du viseur, en même temps que dans l'angle droit apparaissait un minuscule rectangle sur lequel se détachait sa main appuyée sur le casque. Il baissa le bras lentement et la colonne transmettait des informations, alors que dans le rectangle, le schéma de son bras se déplaçait en descendant. Il déglutit et, à nouveau, les données se succédèrent en colonne. Dans le rectangle apparurent l'intérieur de sa bouche, puis l'œsophage remuant doucement. Dans un nouvel essai, il se souvint de Jalina et le rectangle fit apparaître son cœur battant à une vitesse supérieure à la normale ; ensuite, les poumons se dilatèrent légèrement et le sexe apparut, virant à une couleur légèrement rougeâtre. La colonne, à son tour, fournit des

informations sur les divers phénomènes intra-corporels : pression, température, acidité, alcalinité, composition d'électrolytes dans le sang et parcours des impulsions.

Il se disposa à regarder droit devant lui et il apparut lui-même de nouveau à l'écran, suspendu dans l'enceinte sphérique. Bien sûr, il se voyait à partir d'un point d'observation externe, un peu déformé, comme lorsqu'on se regarde dans un miroir concave. Alors, il commença à respirer lentement et profondément. Rapidement, les détecteurs entrèrent en régime. Un instant après, il ralentit le rythme respiratoire, le rendant similaire à celui du sommeil profond et ainsi, petit à petit, il observa comment l'image s'approcha peu à peu jusqu'à apparaître hors de l'écran, se rapprochant chaque fois plus de ses yeux, jusqu'à ce qu'en les touchant, elle disparaisse dans une fusion transparente. Mais tout resta dans l'obscurité, comme si le système s'était déconnecté. Il étira un bras, et le fond noir sembla se déchirer, laissant apparaître une lumière lointaine. Il s'approcha de la lumière de façon imaginaire, alors que, sur les bords du viseur, la colonne et le rectangle signalaient les modifications physiques qui correspondaient à son processus mental. De cette façon, il essaya de sentir qu'il avançait dans les replis matériels de la réalité virtuelle.

Dans la galerie sombre, la surprise commença à se dissiper, parce qu'il reconnut les dimensions nettes des grottes creusées dans les montagnes, les odeurs humides qui réveillaient des émotions agréables, les résistances de la pierre, les rugosités et les distances objectales. Il vit dans les indicateurs un cheminement lent, et la succession de différentes zones de son corps à mesure que celles-ci s'activaient. Face à lui, une silhouette encapuchonnée apparut, mais il s'aperçut rapidement dans le rectangle que cette image était la traduction de petits mouvements des muscles de la langue dans la cavité de sa bouche. En fermant à moitié les yeux, il vit des lumières alentour, mais il comprit qu'il s'agissait de l'amplification de simples décharges nerveuses stimulant les muscles palpébraux. Le vêtement sensible détectait bien les mouvements corporels infinitésimaux qui correspondaient aux images mentales. La situation, de toute manière, était hallucinante. La personne encapuchonnée lui offrit un récipient et, le prenant entre ses mains, il en vida le contenu qu'il sentit passer par sa gorge avec la même sensation de réalité que celle de l'eau fraîche dans la sécheresse du désert. Alors, il fut en condition de traverser la caverne et de sortir vers l'espace extérieur...

Le Comité s'organise

Après la mort de Ténétor I, une importante crise survint dans le Comité. Tous les membres étaient d'accord sur le fait que le comportement humain se détériorait progressivement sous de nombreux aspects. Ils reconnaissaient aussi que l'explosion technologique apportait chaque jour de nouvelles possibilités.

Deux positions s'opposaient dans l'interprétation des faits. D'une part, les "scientifistes" expliquaient que la répétition de conduites sociales modifiait les zones de travail cérébral des ensembles humains. Cela générait un certain type de sensibilité et de perception des phénomènes. Par conséquent, autant les directeurs des Sociétés que leurs formateurs d'opinion orientaient le processus social selon les codes dans lesquels ils avaient été formés. De cette façon, les pédagogues perfectionnaient l'éducation et l'enseignement dans un cercle vicieux, qui réalimentait leurs croyances particulières. Les "scientifistes" soutenaient qu'un changement de direction était impossible à l'intérieur d'un processus mécanique qu'ils appelaient le "Système" et maintenaient une ancienne thèse einsteinienne qui disait : « *A l'intérieur d'un système, aucun phénomène ne peut mettre en évidence son mouvement* ». Ils donnaient toujours l'exemple de ce vieux professeur selon lequel, si un voyageur se déplaçant dans une partie d'un train lancé à 120 km/h sautait sur

place, il ne tombait pas pour autant dans un autre wagon du train. Dans un système inertiel, qu'il s'agisse du train préhistorique ou d'un véhicule spatial, le saut à l'intérieur de ce système n'était pas important. Dans tous les cas, il fallait s'emparer de la direction du train, ou du vaisseau, pour changer la direction de celui-ci.

Les "historicistes" répondaient à cela en disant que ceux qui prendraient la direction de l'appareil, le dévieraient en fonction de modèles dans lesquels eux-mêmes avaient été formés, et ils demandaient : « *Quelle est la différence entre les conducteurs précédents et les nouveaux, si tous agissent à partir des paysages dans lesquels ils se sont formés, à partir de leurs zones cérébrales les plus actives ? La différence viendrait seulement des intérêts particuliers des gens occupés à conduire le véhicule* ». En accord avec cela, les "historicistes" pariaient sur des processus plus amples, s'inspirant de différents moments historiques dans lesquels, pour des raisons de survie, les êtres vivants avaient modifié leurs habitudes et s'étaient transformés. Mais ils reconnaissaient aussi que beaucoup d'espèces avaient disparu en raison de leur difficulté à s'adapter.

C'était une discussion sans fin. Dans cette situation, Ténétor II prit la charge du Comité, élu pour son équidistance entre les deux positions en confrontation.

Ténétor II orienta le Projet vers la recherche des meilleures productions humaines, sur lesquelles tant les "scientifistes" que les "historicistes" étaient d'accord. Dans cette tâche, il obtint une immense compilation de toutes ces connaissances scientifiques et artistiques qui avaient apporté une amélioration dans le processus humain, en lui donnant la capacité de dépasser la douleur et la souffrance. Dirigeant le Comité, il donna une forte impulsion à la sélection du personnel qui devait former les nouvelles promotions aux idées du Projet. Ce fut une tâche ardue qu'il prit en charge personnellement, détectant des personnes capables de sortir des croyances et des moules établis dans le Système, et qui dirigeaient leur vie sur la base de valeurs et de conduites atypiques, selon le point de vue admis par l'efficacité en vogue. Quand ce singulier contingent fut prêt, il appela l'organisation "Comité de Défense du Système Nerveux Fragilisé", développant ses activités en tant qu'institution dédiée à sauver et à protéger des individus intellectuellement incapables de s'adapter au Système. D'autre part, il divisa le Comité en sections spécialisées et, à partir de l'une d'elles, il produisit un matériel éducatif pour les inadaptés de toutes les latitudes. En même temps, il développa des protecteurs de programmes et des antivirus pour les sociétés de programmation qui luttaient contre les pirates informatiques.

Ténétor II s'installa en Mésopotamie pour développer une étude sur le terrain et de là, resta en contact permanent avec le siège du Comité. Mais un beau jour, alors qu'il se déplaçait entre les fleuves Tigre et Euphrate, ses signaux disparurent. Quelques heures plus tard, une équipe de sauveteurs composée de Faro et Huron arriva sur les lieux ; mais ils trouvèrent seulement son véhicule, ses appareils de mesure et un cristal informatif. A partir de ce moment-là, on n'eut plus de nouvelles de l'explorateur.

Les caractères vivants

Ténétor III s'arrêta dans la caverne. Il était en condition pour sortir vers l'espace extérieur. « Quel espace extérieur ? », se demanda-t-il. Il lui aurait suffi d'ôter son casque pour se retrouver assis dans l'enceinte anéchoïde. Dans ce moment de doute, il se souvint de la disparition de Ténétor II et des informations incohérentes que fournit le cristal quand il fut activé : une holographie monotone dans laquelle l'explorateur apparaissait, chantant une longue plainte. C'était tout. Mais il se souvint aussi de la voix de son maître. Il sentit les poèmes que celui-ci, longtemps auparavant, avait fait onduler comme une brise

marine ; il entendit la musique des cordes et le son des synthétiseurs ; il vit des toiles phosphorescentes et les peintures qui grandissaient sur les murs de manganèse flexible ; il effleura de nouveau de sa peau les sculptures sensibles... De lui, il avait reçu la dimension de cet art qui touchait les espaces profonds, profonds comme les yeux noirs de Jalina, profonds comme ce tunnel mystérieux. Il inspira profondément et avança vers la sortie de la grotte.

C'était un bel après-midi, les couleurs resplendissaient. Le soleil rougissait les lignes montagneuses, tandis que les deux fleuves lointains serpentaient d'or et d'argent. Alors, Ténétor III assista à la scène que l'holographie avait partiellement montrée.

Son prédécesseur était là, chantant vers la Mésopotamie :

Ô père, ramène du lointain les lettres sacrées.

Approche cette source où j'ai toujours pu voir les branches ouvertes du futur !

Et, alors que le chant se démultipliait en échos lointains, dans le ciel apparut un point qui se rapprochait rapidement. Ténétor ajusta le zoom à la bonne distance et vit alors clairement des ailes et une tête d'aigle, un corps et une queue de lion, le vol d'un vaisseau majestueux, un métal vif, un mythe et une poésie en mouvement qui reflétait les rayons du soleil couchant. Le chant continuait tandis que se profilait la figure ailée qui étendait ses fortes pattes de lion. Alors, le silence se fit et le griffon céleste ouvrit son énorme bec d'ivoire pour répondre d'un cri perçant qui, roulant dans les vallées, réveilla les forces du serpent souterrain. Certaines pierres élevées tombèrent en morceaux, soulevant dans leur chute des nuages de sable et de poussière. Mais tout se calma quand l'animal descendit doucement. Rapidement, un cavalier sauta devant l'homme qui remercia la présence attendue de son père.

Et le cavalier tira d'une sacoche accrochée au griffon, un très grand livre, vieux comme le monde. Ensuite, assis sur le sol rocailleux multicolore, père et fils restèrent à respirer la fin du jour ; ils se contemplèrent pendant longtemps et, installés de la sorte ouvrirent le vieux volume. À chaque page, ils se penchaient sur le cosmos ; dans une seule lettre, ils virent les galaxies en spirales, les amas globulaires ouverts. Les caractères dansaient sur les anciens parchemins et on pouvait lire en eux le mouvement du cosmos.

Au bout d'un moment, les deux hommes (si tant est que c'était des hommes), se mirent debout. Le plus vieux, dans ses longs habits défaits volant au gré du vent, sourit comme jamais personne ne put sourire dans ce monde. Dans le cœur de Ténétor III résonnèrent ses paroles : « *Une nouvelle espèce s'ouvrira à l'Univers. Notre visite est terminée !* ». Et rien de plus.

Rien de plus.

Devant les yeux de Ténétor apparaissaient les fleuves qui serpentaient d'or et d'argent, se transformant par moments en branches artérielles et veineuses qui irriguaient son corps. Dans le rectangle du viseur apparaissaient ses poumons qui montraient le halètement respiratoire et cela lui permit de comprendre d'où avaient surgi les ailes battantes du griffon. Et dans une zone de sa mémoire, il sut trouver les images mythiques qu'il avait vu prendre forme avec tant de réalité.

Il décida de retourner vers la grotte, alors qu'il observait la chaîne alphanumérique qui se déplaçait sur le bord de l'écran. Immédiatement, le rectangle montra le mouvement que ses images induisaient de façon infinitésimale dans ses jambes et il pénétra ainsi dans la caverne. « Je sais ce que je fais », pensa-t-il, « je sais ce que je fais ! » Mais ces mots dits pour lui-même, résonnèrent à l'extérieur, parvinrent à ses oreilles depuis l'extérieur. Regardant la paroi rocheuse, il entendit des phrases qui s'y réfèrent... Il était en train de rompre la barrière des mentions dans lesquelles se mélangent les différents sens ; c'est peut-être pour cela qu'il se souvint de ce poème que récitait son maître :

*"A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu :
voyelles Je dirai quelque jour vos naissances latentes⁷"*

Il vit alors une pierre qui ouvrait ses arêtes comme des fleurs colorées et dans ce kaléidoscope, il comprit qu'il était en train de rompre la barrière de la vue. Et il alla au-delà de chaque sens comme le fait l'art profond, quand il atteint les limites de l'espace de l'existence.

Il ôta son casque et se retrouva dans la chambre anéchoïde, mais il n'était pas seul. Pour une raison quelconque, la section au complet l'entourait. Jalina l'embrassa doucement alors que l'impatience collective se fit sentir avec force.

- Je ne dirai rien !, furent les mots scandaleux de Ténétor. Mais il expliqua ensuite qu'il allait immédiatement rédiger un rapport, qui ne devait être connu des autres que lorsque chacun aurait fait sa part. Ainsi, il fut décidé que l'un après l'autre, les membres de la section voyageraient dans l'espace virtuel pur. À la fin, on étudierait des données exemptes d'influences mutuelles, et il serait alors temps d'entamer les discussions. Parce que le Projet pourrait se réaliser si tous reconnaissaient le même paysage dans la réalité virtuelle pure. Comment cela parviendrait-il à tout le monde ? De la même façon que n'importe quelle technologie. De plus, les canaux de distribution avaient été ouverts par ce réseau de gens exceptionnels qui allaient bien au-delà de la carapace externe à laquelle avait été réduit l'être humain. Maintenant, il savait qu'il existait, que tous les autres existaient et que cela était l'élément principal d'une grande échelle de priorités.

Pas d'appui aux colonies planétaires !

- Bonjour, Madame Walker.
- Bonjour, Monsieur Ho.
- J'imagine que vous avez vu le rapport de ce matin. Oui, bien sûr. Je suppose aussi que pour le rapport quotidien, vous avez décidé d'influer sur le thème des colonies planétaires.
- En effet, Monsieur Ho, il en est ainsi. Personne sur cette Terre ne fera un quelconque effort, jusqu'à ce que l'on en ait fini avec la monstruosité qui admet qu'un seul être humain soit au dessous des niveaux de vie dont nous profitons tous.
- Que cela me fait plaisir de vous entendre, Madame Walker. Que cela me fait plaisir ! Mais dites-moi, à quel moment est-ce que tout a commencé à changer ?... Quand nous sommes-nous rendus compte que nous existions et que, de ce fait, les autres existaient aussi ? En ce moment même, je sais que j'existe, quelle stupidité ! N'est-ce pas, Madame Walker ?

⁷ En français dans le texte. Premières strophes de la poésie de Rimbaud.

- Ce n'est pas une stupidité. J'existe, parce que vous existez et inversement. Voilà la réalité, tout le reste est stupide. Je crois que les jeunes gens de... Comment est-ce que ça s'appelait ? Quelque chose comme "l'Intelligence Maladroite" ?
- Le Comité - de Défense du Système Nerveux Fragilisé. Personne ne se souvient d'eux, c'est pour cela que je leur ai dédié un poème.
- Bien. Très bien. Bon, ces jeunes gens se sont débrouillés pour mettre les choses au clair. En vérité, je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils l'ont fait. Sinon, nous nous serions transformés en fourmis ou en abeilles ou en trifinus melancolicus ! On ne se rendrait compte de rien. Au moins pendant quelque temps encore ; peut-être n'aurions-nous pas vécu ce que nous sommes en train de vivre. Je regrette seulement ce qui est arrivé à Clotilde et à Damien, et à tous ceux qui n'ont pas pu voir le changement. Ils étaient réellement désespérés et le pire, c'est qu'ils ne savaient pas pourquoi. Mais regardons vers le futur.
- C'est ainsi, vous avez raison. Toute l'organisation sociale, si on peut l'appeler ainsi, est en train de s'écrouler. Dans peu de temps elle sera complètement désarticulée. C'est incroyable ! Mais cette crise vaut la peine. Certains ont peur parce qu'ils croient qu'ils vont perdre quelque chose. Mais qu'est-ce qu'ils vont perdre ? En ce moment même, nous donnons forme à une nouvelle société. Et quand nous aurons bien arrangé notre maison, nous ferons un nouveau saut. Alors oui, viendront les colonies planétaires et les galaxies et l'immortalité. Je ne m'inquiète pas de savoir si dans le futur nous traverserons une nouvelle phase de stupidité, parce que nous aurons grandi et il semblerait que notre espèce arrive à se débrouiller précisément dans les moments les plus difficiles.
- Ils ont commencé avec les programmes de réalité virtuelle. Ils les ont montés de telle manière que tout le monde voulut se mettre à jouer et, rapidement, les gens se rendirent compte qu'ils n'étaient pas des figures découpées dans du carton. Ils se rendirent compte qu'ils existaient. Les jeunes ont été le ferment de quelque chose qui devait arriver ; on ne peut expliquer autrement la rapidité de ce phénomène. Les gens prirent tout en main, maintenant je le crois ! La fin de l'histoire fut spectaculaire étant donné que 85 pour cent de la population mondiale vit le lion ailé ou en rêva et entendit aussi les paroles du visiteur, alors qu'il retournait à son monde. Je l'ai vu, et vous ?
- J'en ai rêvé.
- C'est pareil... Etant donné que c'est la première fois que nous parlons, est-ce que ça vous semblerait abusé si je vous demandais un grand service ?
- Voyons, voyons, Madame Walker. Nous vivons un nouveau monde et il nous est encore un peu difficile de trouver des formes libres de communication personnelle.
- Me liriez-vous vos poèmes ? J'imagine qu'ils sont inefficaces, arbitraires et, surtout, réconfortants.
- En effet, Madame Walker, ils sont inefficaces et réconfortants. Je vous les lirai quand vous voudrez. Passez une merveilleuse journée.

SOMMAIRE

Commentaire

Contes courts

Foyer de transit

Le grand silence

Tapez la réponse!

Le bûcher funéraire

Du sel dans les yeux, de la glace dans les pieds

Récits

Kaunda

Pamphlet sur pas de tango

Le cas Poe

Fictions

Software et hardware

La chasseresse

Le jour du lion ailé